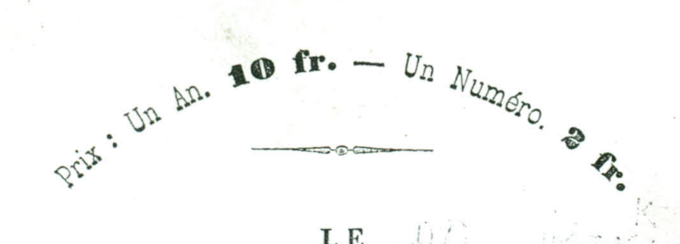
Chaque numéro sera illustré d'une magnifique lithographie et formera 32 pages d'impression sur beau papier. La collection de l'année formera un très beau volume.





Les documents, réclamations, communications et renseignements relatifs à la spécialité du journal doivent être adressés FRANCO à l'Administration.



LE

TEMPLE MYSTIQUE

LE VADE-MECUM
splendide lithographie donnée en primes aux abonnés.

REVUE

DE LA

FRANC-MAÇONNERIE

LES BUREAUX
sont ouverts
de 10 à 4 heures.



« La Franc-Maçonnerie est une science au langage mystérieux ; son sanctuaire est » difficile à ouvrir ; elle a placé son temple au milieu du désert pour que nul profane » n'y arrive sans y avoir été préparé par de longs voyages. Il faut plus que du zèle » pour y pénétrer ; il faut une ferme volonté d'abord pour en trouver le chemin et un » courage soutenu pour le suivre jusqu'au bout.

» La Maç∴ est un ensemble de connaissances qui demandent, pour être apréciées, » un esprit attentif, préparé, un cœur pur et indépendant, ne cherchant que la vérité » et la justice. Toute vertu est de son domaine, toute action noble et généreuse trouve » un écho dans ses temples; elle n'a qu'une pensée, faire le bien ; qu'une bannière, » celle de l'humanité ; qu'une couronne, elle est pour la vertu.

» Montrons donc le but de cette sublime institution, montrons-le sans crainte, proclamons-le dans nos LL∴ comme au milieu du monde, annonçons-le à nos FF∴ » aussi bien qu'aux profanes : car il est noble, il est sublime, en faisant de l'humanité » un peuple de FF∴, de réunir dans la charité ceux que l'intérêt divise. »

M. DE N.

RÉDACTEUR EN CHEF : MARCONIS DE NÈGRE. | ADMINISTRATEUR : FLEURY PIOT.

Voir les conditions d'abonnement sur la dernière page de la couverture.

~~1RE ANNÉE.~~

14 Numéros — ~~Octobre 1854.~~ Collection complète.

ON S'ABONNE A PARIS
A L'ADMINISTRATION, PASSAGE DU DÉSIR, N° 2,
BOULEVARD DE STRASBOURG.

Il doit pareillement assister avec le roi et le notaire aux séances du Gr.·. Ch.·. toutes les fois qu'il y aura été régulièrement appelé.

Un Maç.·. de R.·. A.·. sera choisi parmi les FF.·. les plus recommandables par leur zèle et leur bonne conduite pour remplir les fonctions de portier du chap.·., conserver le cachet, et recevoir les lettres et pièces qui pourraient être adressées pendant l'intervalle des sessions. Il recevra une rétribution convenable et pourra toujours être réélu tant qu'il méritera la confiance des membres du Chap.·.

Les officiers et membres du Gr.·. Chap.·. Gén.·. ou du Chap.·. d'État qui ne pourraient assister, en personne, aux réunions, auront le droit de s'y faire représenter par un fondé de pouvoirs qui aura voix délibérative et jouira de toutes les prérogatives attribuées à son constituant.

PHILIBERT.

ILLUSTRE ÉLU DES QUINZE.

10e Degré.

DÉCORATIONS.

La salle doit être tendue de noir, parsemée de larmes rouges et blanches.

A l'O.·. un squelette représentant Abiram Akiroph ;

A l'Occ.·. un autre squelette représentant Sterkin;

Au midi est un autre squelette représentant Oterfut, qui sont les trois qui répandirent le sang; ils sont armés chacun de l'instrument qui leur servit à commettre leur crime horrible.

OUVERTURE.

Le T.·. illustre M.·. frappe cinq coups égaux 11111, et on place cinq lumières à l'O.·., à sa gauche.

L'inspecteur ou le F.·. 1er Surv.·. frappe également cinq coups, et on place cinq lumières devant lui.

Le 2e surveillant frappe cinq coups et on place aussi cinq lumières devant lui.

Le T.·. Ill.·. M.·. dit :

D.·. F.·. inspecteur, quelle heure est-il ?

R.·. T.·. Ill.·. M.·., il est cinq heures.

D.·. F.·. 2e Surv.·., à quelle heure s'ouvrent les travaux de l'illustre élu des quinze.

R.·. A cinq heures.

Le T.·. Ill.·. M.·. dit :

Puisqu'il est cinq heures, mes T.·. C.·. FF.·., il est temps de commencer l'ouvrage ; je vous préviens que le chapitre de M.·. élu des quinze est ouvert.

Les Surv.·. répètent.

Le T.·. Ill.·. M.·. frappe 1 coup et dit : A l'ordre mes F.·.

Tous, à l'imitation du T.·. Ill.·. M.·., font le signe, puis l'applaudissent, et disent trois fois *houzé*.

Le F.·. secrétaire donne lecture des derniers travaux, lesquels doivent recevoir la sanction d'usage, et tous prennent place.

RÉCEPTION.

Il ne doit y avoir que quinze M.·. élus dans ce chap.·., lorsqu'il y a réception ; les plus anciens y assistent, et les autres se retirent.

Alors le F.·. expert conduit le candidat à la porte du Chap.·., à laquelle il frappe neuf coups 11111111—1.

L'insp.·. frappe 1 coup et dit :

T.·. Ill.·. M.·., on frappe à la porte du Chap.·. en sublime M.·. élu des neuf.

Le T.·. Ill.·. M.·. dit :

F.·. Insp.·., allez voir qui frappe ainsi?

L'Insp.·. donne ordre au garde de l'intérieur d'aller voir qui frappe.

Celui-ci ouvre la porte, et s'informe qui frappe ainsi.

Le F.·. expert répond :

C'est un M.·. élu des neuf qui désire connaître les deux autres meurtriers de notre Resp.·. M.·. Hiram-Abif, et qui voudrait parvenir au grade d'illustre M.·. élu des quinze.

Le garde de l'intérieur ferme la porte et rend la réponse au F.·. 2e surveillant qui dit au F.·. inspecteur :

C'est un M.·. élu des neuf..., etc.

Le F.·. Insp.·. dit :

C'est un M.·. élu des neuf..., etc.

Le T.·. Ill.·. M.·. dit :

Que l'entrée lui soit accordée.

Le récipiendaire entre en faisant quinze pas triangulaires et avance vers l'autel, tenant de la main gauche une tête, et de la droite il est à l'ordre d'élu des neuf.

Tous les FF.·. sont debout et à l'ordre, tenant leur poignard prêt à frapper.

Le candidat arrivé au pied de l'autel, tous les FF.·. laissent tomber leur poignard, entrelacent leurs mains et les portent au front en demandant pardon pour le candidat.

Le T.·. Ill.·. M.·. dit :

Pourquoi me demandez-vous pardon pour ce candidat ?

Tous répondent :

Il n'est pas coupable.

D.·. Puisqu'il n'est pas coupable, pourquoi demandez-vous son pardon?

L'Insp.·. répond :

Nous demandons seulement pour grâce qu'il soit admis au grade d'élu des quinze.

D.·. A-t-il les qualités requises ?

Tous les FF.·. disent :

Nous répondons de lui.

Le T.·. Ill.·. M.·. dit :

Si cela est ainsi, qu'il se mette à genoux.

Le T.·. Ill.·. M.·. lui adresse ces mots :

« Les illustres élus des quinze ici présents demandent que je vous admette au » grade de M.·. Ill.·. des quinze, et que vous deveniez leur égal.— Vous sentez-vous » capable de garder les secrets de ce grade et d'en prêter l'obligation ? »

Il répond oui.

Alors l'inspecteur et le 2e surveillant lui ôtent la tête des mains, lui posent la main droite sur la Bible, et il prête l'obligation suivante :

OBLIGATION.

Je, N.·., jure et promets, sur le Livre sacré de la loi, de ne jamais révéler nos mys-

tères, et de garder exactement dans mon cœur tous les secrets qui me seront révélés après mon obligation; je consens, si j'y manque, à avoir mon corps ouvert perpendiculairement pour être exposé pendant huit jours, et que mes entrailles deviennent la pâture des insectes. Que le Tout-Puissant me soit en aide!

Le candidat se lève.

Le T.·. Ill.·. M.·. lui donne les signes, mots et attouchements.

SIGNES.

Il y en a deux :

Le premier est de prendre le poignard, de le porter sous le menton, et de le descendre sur le ventre comme si on voulait se l'ouvrir.

La réponse est de faire le signe d'app.·., la main fermé et le pouce tendu.

ATTOUCHEMENT.

Il se fait en se portant réciproquement le pouce sur le ventre, comme si on voulait se l'ouvrir.

MOTS SACRÉS.

Z.·. L'autre répond : *B.·.*

MOT DE PASSE.

H.·.

DISCOURS HISTORIQUE.

Vous avez appris, mon C.·. F.·., dans le grade d'élu des 9, par lequel vous avez passé, qu'*Abiram*, un des meurtriers, fut tué dans une caverne. Le squelette que vous voyez à l'O.·. est le sien; il tient en main le même instrument avec lequel il frappa Hiram-Abif. Salomon fit embaumer sa tête pour qu'elle pût se conserver, et être exposée avec celle des deux autres assassins, quand on les trouverait. Six mois après la mort d'Abiram-Akiroph, Bengabée, un des intendants de Salomon, faisant des perquisitions dans le pays de Geth, tributaire de Salomon, apprit que Sterkin et Oterfut, les deux autres assassins d'Hiram-Abif, s'y étaient retirés, et s'y croyaient en sûreté. Salomon l'ayant appris, écrivit immédiatement à Maacha, roi de Geth, et lui marqua le désir qu'il avait de découvrir les coupables, et de leur faire infliger la peine due à leur crime. En conséquence, Salomon choisit quinze des plus dignes FF.·. et des plus zélés MM.·., dans le nombre desquels il comprit les neuf qui avaient été à la recherche d'Abiram-Akiroph. Ils partirent le 15 du mois commuz (répondant au mois de décembre de notre ère), et arrivèrent, le 18 du même mois, dans le pays de Geth. Ils remirent la lettre de Salomon à Maacha, qui, épouvanté de cette nouvelle, donna sur-le-champ des ordres pour que l'on fît la recherche la plus exacte des deux brigands, et qu'ils fussent livrés aux Israélites, se trouvant fort heureux de délivrer ses états de pareils monstres.

On employa cinq jours à faire les perquisitions les plus exactes. Zerbal et Héléham furent les premiers qui les découvrirent dans une carrière nommée *Bendicar*. Ils furent enchaînés ensemble et chargés de fers sur lesquels on grava le crime dont ils étaient coupables et le genre de châtiment qui leur était réservé. Ils arrivèrent à Jérusalem le 15 du mois suivant (ab), et furent conduits à Salomon qui leur reprocha le noir forfait dont ils s'étaient rendus coupables, et ordonna de les conduire dans la tour d'Achizar jusqu'au moment de l'exécution. Le lendemain, à dix heures du ma-

tin, ils furent attachés à deux poteaux par le cou, les pieds et les bras liés par derrière; leurs corps furent crucialement ouverts depuis la poitrine jusqu'à l'os pubis. Ils demeurèrent dans cet état pendant huit heures; les mouches et autres insectes vinrent se repaître de leur sang et de leurs entrailles; leurs cris et leurs gémissements étaient si lamentables qu'ils touchèrent le cœur même de leurs bourreaux, qui leur coupèrent la tête et jetèrent leurs corps par dessus les murailles de Jérusalem pour servir de pâture aux corbeaux et aux bêtes féroces.

INSTRUCTION.

D.·. F.·. G.·. Insp.·., êtes-vous illustre élu des quinze?

R.·. Mon zèle et mon travail m'ont procuré ce grade.

D.·. Par qui avez-vous été reçu?

R.·. Par Salomon lui-même, dans sa salle d'audience.

D.·. Pourquoi et à quelle occasion vous a-t-il élevé à ce grade?

R.·. Parce que je fus du nombre de ceux qui furent à la recherche des deux scélérats.

D.·. Avez-vous pris vous-même les informations?

R.·. Oui, T.·. Ill.·. M.·., et, si je n'avais pas été nommé par Salomon, je serais parti à mes dépens pour venger la mort d'Hiram-Abif.

D.·. Avez-vous eu beaucoup de joie en voyant exécuter les coupables?

R.·. Leurs têtes que je porte sur mon ruban en sont la preuve.

D.·. Que signifient ces trois têtes?

R.·. Celles des assassins d'Hiram-Abif.

D.·. Pourquoi faites-vous mention des trois têtes, puisque vous ne fûtes à la recherche que de deux?

R.·. Parce que le premier avait déjà souffert la mort.

D.·. Quels sont les noms des deux que vous avez conduit à Jérusalem?

R.·. L'un s'appelait Sterkin, l'autre Oterfut.

D.·. Comment furent-ils découverts?

R.·. Par la diligence de Bengaber, un des intendants de Salomon.

D.·. Quelle mesure prit Salomon pour les avoir?

R.·. Il écrivit à Maacha, roi de Geth, pour lui témoigner le désir qu'il avait que l'on fit d'eux les recherches les plus exactes.

D.·. Qui porta les lettres de Salomon à Maacha?

R.·. Zerbal, capitaine des gardes.

D.·. Le roi Maacha résista-t-il à accorder la demande de Salomon?

R.·. Non; au contraire, il donna des guides aux gardes.

D.·. Où furent trouvés les coupables?

R.·. Dans une carrière.

D.·. Comment les deux scélérats furent-ils découverts?

R.·. Par l'avis d'un berger.

D.·. Quels furent ceux qui les aperçurent les premiers?

R.·. Zerbal et Héléham, après cinq jours de perquisition.

D.·. De quoi furent faites leurs chaînes?

R.·. De morceaux de fer en forme de règles carrées sur lesquelles étaient gravés le crime qu'ils avaient commis et les peines qu'ils devaient souffrir selon les ordres de Salomon.

D.·. Quel jour arrivèrent-ils à Jérusalem?

R.·. Le 15 du mois ab qui répond au mois de janvier.

D.·. Combien Salomon choisit-il de M.·. pour cette expédition ?

R.·. Quinze, et je fus du nombre.

D.·. N'y avait-il pas d'autres personnes avec vous ?

R.·. Le roi Salomon nous donna des troupes pour nous escorter.

D.·. Que fîtes-vous des deux criminels à votre arrivée à Jérusalem ?

R.·. Nous les conduisîmes directement à Salomon.

D.·. Quel ordre donna-t-il ?

R.·. Après leur avoir reproché amèrement l'énormité de leur crime, il ordonna à Achizar, G.·. M.·. de sa maison, de les enfermer dans la tour qui portait son nom, pour qu'ils fussent exécutés le lendemain à dix heures du matin.

D.·. De quel genre de mort furent-ils punis ?

R.·. Ils furent attachés nus par les pieds et le cou à deux poteaux, les bras liés par derrière, et leurs corps furent ouverts depuis la poitrine jusqu'à l'os pubis.

D.·. Furent-ils longtemps dans cet état ?

R.·. Ils furent de cette manière exposés à la plus forte chaleur du soleil, pour que les mouches et autres insectes dévorassent leur chair, et ils firent des cris si lamentables qu'ils touchèrent le cœur de leurs bourreaux.

D.·. Que fit-on d'eux ensuite ?

R.·. Les exécuteurs attendris par leurs souffrances leur coupèrent la tête, et jetèrent leurs corps par-dessus les murailles de Jérusalem pour servir de pâture aux bêtes.

D.·. Que fit-on de leurs têtes ?

R.·. Elles furent placées par ordre de Salomon au bout de pieux pour être exposées en public sur les portes de Jérusalem, afin de servir d'exemple tant au peuple qu'aux ouvriers du temple.

D.·. Quel était le nom du premier meurtrier ?

D.·. D'après l'élu des neuf, il s'appelait Abiram Akiroph; mais ce nom était emblématique, son véritable nom était Hoben, et il était l'aîné de ses FF.·.

D.·. Comment furent exposées leurs têtes ?

R.·. Au sud, à l'est et à l'ouest ; celle d'Abiram-Akiroph à la porte de l'est, celle de Sterkin à celle de l'ouest, et celle d'Oterfut à celle du sud.

D.·. Pour quelle raison leurs têtes furent-elles exposées sur les portes de Jérusalem ?

R.·. Parce qu'ils avaient commis leur crime exécrable aux trois portes du Temple : au sud où Oterfut lui déchargea un coup de règle, à l'ouest où Sterkin le frappa avec un équerre, et à la porte de l'est où Abiram-Akiroph acheva de tuer notre R.·. M.·. par un coup de maillet.

D.·. Quelle est la parole d'un M.·. élu des quinze ?

R.·. Zerbal, Bendecar.

D.·. Quel est le mot de passe ?

R.·. Héléham.

D.·. Quels sont les signes ?

R.·. (Il les fait).

D.·. Quel est votre attouchement ?

R.·. (Il le donne), en disant : répondez-moi.

CLOTURE.

Le T.·. Ill.·. M.·. frappe un coup et dit :

D.·. F.·. Insp.·. quelle heure est-il ?

R.·. Six heures du soir.

D.·. Pourquoi six heures du soir ?

R.·. Parce que c'est l'heure à laquelle les deux assassins expirèrent, et que la vengeance fut accomplie.

Le T.·. Ill. M.·. dit:

« Puisque la mort de notre cher M.·. Hiram est vengée par le cruel supplice de ses meurtriers, nous devons être satisfaits et nous reposer. »

(Il frappe cinq coups égaux 1 1 1 1 1.)

L'Insp.·. et le 2e Surv.·. répètent, puis on fait les signes, la batterie suivie du triple houzé.

TABLIER.

Le tablier est blanc, doublé et bordé de noir; au milieu est représentée la ville de Jérusalem avec les trois têtes exposées sur des pieux aux trois portes.

CORDON.

Le cordon est noir avec trois têtes au bas peintes ou brodées; il se porte en écharpe de l'épaule gauche à la hanche droite.

BIJOU.

Le bijou est un poignard placé au bas du cordon, le manche d'ivoire, la lame d'argent.

F. PIOT.

NOTA. — Nous n'avons pas cru devoir changer la rédaction de ces rituels. nous regrettons seulement de ne pas y trouver le véritable but de la Maç.·. La Maçonnerie est l'ordre et la vérité dans toutes choses; elle est la haine de tous les vices, l'amour de toutes les vertus; son culte est Dieu; ses mystères, la lumière et la raison; ses préceptes, la charité. Son véritable but est de rendre les hommes meilleurs, de faire naître toutes les vertus qui découlent de l'instruction et de l'amour de ses semblables. Dieu ne rend pas l'homme responsable des erreurs et des faiblesses des autres.

F. PIOT.

LE SUBLIME CHEVALIER ÉLU.

11e Degré.

Ce G.·. Chap.·. est dirigé par un président qui prend le titre de Salomon, par un G.·. Inspect.·. et un G.·. M.·. des Cérém.·. qui remplissent l'emploi des deux Surv.·.

OUVERTURE DES TRAVAUX.

Le trois fois Puiss.·. frappe douze coups égaux.

Le G.·. Insp.·. fait de même.

Le trois fois Puiss.·. dit :

D.·. G.·. Inspecteur, quelle heure est-il ?

R.·. Minuit.

Le trois fois Puiss.·. dit :

« Puisqu'il est minuit, il est temps de perfectionner nos travaux. A moi, mes » frères ! »

Il fait le signe, puis la batt.·.

(*Signe*. Le signe se fait en croisant les bras sur la poitrine, les mains fermées et les pouces levés.)

FORMULE DE RÉCEPTION.

Le G.·. M.·. des Cérém.·. sort pour aller prendre le candidat; arrivé à la porte du chapitre, il frappe cinq coups.

Le G.·. Inspecteur frappe un coup et dit :

Trois fois Puiss.·., on frappe à la porte du G.·. Chap.·.

Puis il se lève et va demander qui est là.

Le G.·. M.·. des Cérém.·. dit :

C'est un Illustre Élu des quinze qui demande l'entrée du Chap.·. des Subl.·. Chev. élus.

Le trois fois Puiss.·. dit :

« Que le récip.·. soit introduit avec les habits et bijoux de son dernier grade. »

Dès qu'il est entré, le G.·. M.·. des Cérém.·. le conduit au G.·. Insp.·., qui l'examine sur les précédents degrés.

L'examen fini, le trois fois Puissant dit :

D.·. G.·. M.·. des Cérém., que demande cet Ill.·. Elu des quinze?

R.·. La faveur d'être admis au grade de Subl.·. Chev.·. élu en récompense de ses voyages et de ses travaux.

Le trois fois Puissant dit :

« J'imagine, mon F.·., que vous n'avez voyagé que dans des vues d'intérêt pour » notre Ordre vénéré. »

Le candidat répond :

« Mon premier but était de remplir mon devoir, ce que j'ai fait avec plaisir, et » ce n'est que l'honneur qui m'invite à solliciter une récompense. »

Le trois fois Puissant dit :

« En ce cas, approchez, mon F.·., venez contracter votre obligation. »

« Je N.·. jure et promets sur le livre sacré de la loi de ne jamais révéler nos » mystères, d'être charitable envers tous ; si je manque à ces promesses, que ma » mémoire soit en horreur à toute la nature. »

Le trois fois Puissant donne ensuite les mots, signe et attouch.·. au candidat, et l'accolade f.·.

Premier attouch.·.—Il se donne en se prenant mutuellement le pouce. Le premier le renverse en disant : *Berit ;* le second fait de même et dit *Neder*, et le troisième dit *Selemouth.*

Deuxième attouch.·. — Il se fait en prenant la main droite d'un F.·. et frappant trois coups avec le pouce sur la deuxième phal.·. du doigt du milieu.

Mot de passe.—Em.·...... St.·.

Mot sacré.—Ad.·.

Décors.—Le cordon est un large ruban noir sur lequel sont peints ou brodés trois cœurs enflammés, au bout duquel pend une épée ou un poignard.

Le tablier est blanc, doublé de noir, avec une petite poche au milieu sur laquelle est une croix rouge.

DISCOURS HISTORIQUE.

La vengeance des trois assas.·. étant accomplie, Salomon, pour récompenser le zèle, la ferveur et la constance des quinze grands élus, ordonna que les douze premiers noms qui sortiraient de l'urne seraient ceux qui formeraient un grand chapitre et commanderaient les douze tribus, et il leur donna le titre d'excellents Emerchs, qui, en hébreu, signifie *hommes vrais en toutes occasions ;* il leur montra les choses précieuses qui étaient renfermées dans le tabernacle, et les tables de la loi gravées du doigt de Dieu et données à Moïse sur le mont Sinaï auprès du B.·. A.·., et il les arma de l'épée de justice.

Tel est, mon C.·. F.·., le sujet de ce tableau, qui doit être toujours devant vos yeux et faire l'objet de votre étude et de vos réflexions. Nous nous flattons qu'ayant une si belle route à suivre, vous ne négligerez pas de le faire, et que vous n'entrerez jamais dans les sentiers dangereux qui vous écarteraient des devoirs que vous avez à remplir. Vous trouverez facile l'exécution de pareils principes, pourvu que votre cœur sente la nécessité de maintenir la justice et de la suivre en toute chose. Enfin, mon C.·. F.·., en remplissant strictement vos obligations et restant fidèle à vos serments, nous espérons trouver en vous un F.·. ardent, zélé, officieux, et digne du titre honorable de Subl.·. Chev.·. élu que vous venez d'obtenir.

Le trois fois Puiss.·. s'exprime ainsi en s'adressant à l'initié :

« Mon F.·.,

» Par la Maçonnerie, l'homme se reporte sans cesse vers le Créateur suprême ; il mesure de toute la portée de son imagination cette puissance admirable, sublime, qui crée, vivifie, soumet aux lois d'une harmonie parfaite la terre et les cieux, et, en général, le mouvement, la destruction et la régénération de toutes les créatures qui ont vie, et même à ces lois, ces corps matériels, inanimés qui, dans un si grand assemblage de matières diverses, font un tout excellent des objets qui paraissent les plus opposés et les moins susceptibles de coopérer à l'œuvre du Maître, de ce Maître unique, concevable et visible dans toutes les merveilles dont il embellit l'univers.

» De là cet hommage profond et libre que le Franc-Maçon rend au Subl.·. Arch.·.

des mondes; mais ce saint et touchant hommage n'aurait qu'une valeur imparfaite, si le Franc-Maçon se bornait à une contemplation uniquement pieuse qui remplît son cœur et le rendît froid et stérile dans ses rapports avec les hommes.

» Sa mission est plus grande : innée ou inspirée, elle doit céder à son mouvement naturel, à la puissance qui la crée et la féconde, et embrasser l'universalité des hommes.

» Le Franc-Maçon voit dans tous les hommes ses frères, n'importe la couleur de leur épiderme, l'étrangeté ou la barbarie de leurs mœurs : ils sont hommes, il doit les aimer; ils sont hommes, il doit se rapprocher d'eux; s'ils sont féroces, les civiliser; s'ils sont ignorants, les instruire; s'ils sont insociables, les dompter à force de patience et de modération, et par l'exemple de ses vertus.

» La Maçonnerie porte son flambeau salutaire au sein même de la vie sociale; elle dégage les religions de leurs dogmes absurdes ou barbares; elle détruit les préjugés; elle efface les rivalités de peuple à peuple; elle épure les mœurs; elle couvre la surface de la terre de ses émanations toutes divines; elle jette avec amour, sur les hommes, le réseau sacré d'une fraternité générale.

» Le Franc-Maçon élève son cœur directement au Maître de toutes choses, à cette puissance admirable, infinie, incompréhensible, qui ne lui parle point par l'organe des hommes ses semblables, mais par le sentiment du bien, du juste, qui se manifeste au cœur, qui embrase l'âme, qui subjugue l'esprit.

» Partout où il voit l'harmonie, les merveilles de la nature, des bornes à son imagination si active, si audacieuse quelquefois; il dira : « Dieu est là! » son genou fléchira naturellement, son âme et son cœur se dilateront dans un vague sans fin, mais doux, mais consolateur.

» Il est soumis aux lois; la loi étant égale pour tous, il lui obéit, car il sait que les autres lui obéissent; car elle établit, assure et conserve ses droits contre les prétentions qui voudraient les lui ravir.

» Il ne les blâme point, et condamne moins encore la religion des autres.

» Il ne cherche point à convertir, il sait que Dieu ne lui demande compte que de ses œuvres, et ne le rend pas responsable des erreurs ou des faiblesses des autres hommes, ses égaux, et comme lui les objets de prédilection et d'amour de la Divinité.

» La religion du Franc-Maçon est celle de Socrate, celle de l'Évangile, celle de tous les hommes de bien, la religion directe du Créateur à la créature, des bonnes œuvres et de la pieuse reconnaissance.

» Il veut que tout le monde soit éclairé, car plus il y a de raison, moins il y a d'erreurs et de préjugés : plus on sait, moins on s'égare; plus les hommes sont instruits, plus ils se rapprochent; soumis à la raison qui les domine, ils obéissent en hommes libres et énergiques, et non en esclaves lâches ou indociles.

» Éclairé par la sagesse et la vérité, le M.·. répand la lumière; riche judicieux et non dissipateur insensé, il verse ses trésors sur les vrais pauvres et ne les jette pas à l'avidité du plus adroit, du flatteur ou de l'égoïste.

» Les Maçons respectent tous les cultes, tolèrent toutes les opinions religieuses, fraternisent avec tous les hommes, sont secourables à toutes les infortunes, se sacrifient de toute manière un à tous.

» Leur règle de tous les instants est de bien penser, bien dire et bien faire.

» Ils pardonnent noblement, c'est-à-dire sans lâcheté, sans bassesse et sans restriction, l'injure, l'offense, l'injustice. »

D.·. Êtes-vous Subl.·. Chev.·. élu ?

R.·. Mon nom vous en convaincra.

D.·. Quel est-il ?

R.·. *Emerch* est mon nom et ma perfection.

D.·. Combien êtes-vous de Subl.·. Chev.·. élus dans votre Chap.·. ?

R.·. Il ne peut y en avoir que douze, qui composent les douze tribus d'Israël.

D.·. Quel est le mot sacré en qualité de Subl.·. Chev.·. élu ?

R.·. *Adonaï*, qui signifie Dieu.

D.·. Quel est votre mot de passe ?

R.·. *Stolzin*, nom de celui qui découvrit le corps d'Hiram Abif.

D.·. Quel est le signe de Subl. Chev.·. élu ?

R.·. Il se fait en croisant les bras sur la poitrine, les mains fermées et les pouces levés.

D.·. Que signifie ce signe ?

R.·. La promesse que j'ai faite de porter toujours une croix pour me souvenir de mes fautes depuis qu'elles ont été effacées.

D.·. Quel est l'attouchement de reconnaissance ?

R.·. Il se donne en prenant la main droite et frappant avec le pouce trois coups sur la deuxième phalange du doigt du milieu.

D.·. Que signifie cet attouchement ?

R.·. *Amour de Dieu*, fidélité à mon souverain, et charité envers mes F.·. et mon prochain.

D.·. Qu'avez-vous vu en entrant dans le Chapitre ?

R.·. Vingt-quatre lumières.

D.·. Que signifient-elles ?

R.·. Les douze Maîtres élus et les douze tribus d'Israël.

D.·. Quels étaient les noms des douze Maîtres élus ?

R.·. *Johaber*, *Stolzin*, *Tercy*, *Morphy*, *Alquebar*, *Dorson*, *Kérem*, *Berthemer* et *Tito*; ce sont les neuf Maîtres élus qui furent à la recherche d'Abiram Akiroph. *Benagal*, *Zerbal* et *Tabor* firent le nombre de douze.

D.·. Quel emploi Salomon leur donna-t-il ?

R.·. Celui d'avoir l'inspection sur les Maîtres; en cette qualité, ils avaient le titre d'inspecteurs, qui les autorisait à se faire rendre compte tous les jours des travaux relatifs à la construction du Temple.

D.·. De quelle manière étaient employés les douze inspecteurs pour surveiller une si grande quantité d'ouvriers ?

R.·. Johaber inspectait la tribu de	Juda.
Stolzin, celle de	Benjamin.
Tercy,	Siméon.
Morphy,	Éphraïm.
Alquebar,	Manassès.
Dorson,	Zabulon.
Kérem,	Dan.
Berthemer,	Aser.

Tito inspectait la tribu de	Nephthali.
Zerbal,	Ruben.
Benagal,	Issachar.
Tabor,	Gad.

Ces douze Maîtres rendaient compte à Salomon de tous les ouvrages faits ; ils recevaient le salaire de tous les ouvriers et le distribuaient à chaque tribu.

D.·. Pourquoi votre Chapitre ne s'ouvre-t-il qu'à minuit ?

R.·. Parce que plusieurs des Subl.·. Chev.·. étaient employés le jour à combattre les infidèles, les autres à remplir les devoirs de l'hospitalité, et ils se retrouvaient à minuit pour se rendre compte réciproquement de ce qu'ils avaient fait.

D.·. Pourquoi le Chapitre se ferme-t-il au point du jour ?

R.·. Pour exécuter pendant le jour ce qui a été ordonné par le Chapitre.

CLOTURE.

D.·. Êtes-vous Subl.·. Chev.·. élu ?

R.·. Mon nom vous le fera connaître.

D.·. Quel est votre nom?

R.·. *Émerch.*

D.·. Que signifie ce nom?

R.·. Homme vrai en toutes choses.

D.·. A quelle heure se ferme le Chapitre ?

R.·. Au point du jour.

D.·. Quelle heure est-il ?

R.·. Le jour paraît.

Le trois fois puissant dit :

« Puisque le jour paraît, avertissez que le Chap.·. de Subl.·. Chev.·. élu va se fermer par les signes et batteries d'usage. »

Le F.·. G.·. Inspecteur répète.

Le F.·. G.·. M.·. des Cérém.·. de même.

Alors tous les FF.·. debout et à l'ordre font le signe, la batterie, suivis du triple *houzé.*

Le trois fois Puissant, après avoir frappé un coup, dit :

« Les travaux du Gr.·. Chap.·. sont suspendus. Retirons-nous en paix, mes F.·. »

M. DE N.



L'INITIATION DE PYTHAGORE.

La Maçonnerie se prête aux études les plus profondes et les plus variées ; mais tous ces systèmes ne sont que les accessoires du grand objet qui l'a toujours dominée. Cet objet n'est pas simplement la morale, qui ne procède guère que par de froides démonstrations ; c'est la philosophie morale s'élevant jusqu'au premier être, échauffant les cœurs du feu sacré de la charité, de l'amour du beau ; et faisant son étude de l'homme et de la nature, elle frappe dans tous les degrés les esprits les moins attentifs. Elle est le principe et le but ; c'est l'âme, attachée au corps et qui est la

condition nécessaire de son existence, qui a conservé l'initiation depuis des milliers d'années au milieu de tant de ruines, et qui en assure la perpétuité sous une forme ou sous une autre.

Les mystères maçonniques, ainsi que nous l'avons dit, renfermaient le dépôt des connaissances morales et scientifiques de l'homme primitif, c'est-à-dire non déchu : du moins c'est la plus noble idée et peut-être la seule vraie que nous puissions nous en faire. Leur concentration entre quelques hommes liés par un serment terrible et religieusement gardé faisait de ces hommes des êtres à part, bien au-dessus de la multitude; mais, soit que quelques-uns d'entre eux aient été indiscrets, soit que l'intelligence humaine ait fait des progrès, soit enfin que la dispersion du peuple juif, après le sac de Jérusalem, bien avant la naissance du Christ, et l'émigration des dix tribus, en soient la seule cause, le premier degré des mystères fut dévoilé. De là naquit l'étude de la morale et des rapports de l'homme avec la Divinité. En dehors des initiés, il y eut d'autres hommes qui méritèrent le nom de sages. Socrate est le plus célèbre ; par la seule force de son esprit, il comprit la doctrine sacrée.

Le cercle s'est agrandi : la vérité morale, la plus importante de toutes, n'est plus le partage de quelques hommes privilégiés; elle a été livrée aux regards et aux méditations de tous, mais en même temps à l'esprit de dispute, qui est malheureusement le partage de la faible humanité ; elle ne sera donc plus un dogme sacré, mais un système.

Un homme a popularisé l'initiation et l'a rendue accessible à tous ceux de bonne volonté. Cet hommme est Pythagore, le plus grand des mortels ; la philosophie lui doit son nom. Riche de tous les dons de la nature et de l'esprit, il voyage dans toutes les parties du monde connu pour recueillir la science ; il interroge tous les sages, écoute toutes les traditions, se soumet à toutes les épreuves, afin d'arriver à la connaissance de tous les mystères. Ce grand génie fait faire un pas immense à l'humanité. Que son nom soit honoré d'âge en âge !

Voici l'Initiation de Pythagore aux mystères de l'antiquité :

Pythagore, jeune encore, au front majestueux, à la démarche lente et solennelle, vêtu d'une longue tunique blanche, venait de prendre place à la poupe d'un léger navire qui se préparait à remonter le Nil ; son langage, harmonieux et sonore, indiquait un étranger né dans les îles de l'archipel méditerranéen, tandis que la forme de son vêtement annonçait, au contraire, un de ces sages des bords de l'Indus que la célébration des mystères d'Isis attirait périodiquement vers la capitale de l'Égypte. Un groupe de disciples attentifs accompagnait de ville en ville Pythagore, illustre déjà par sa science et sa vertu, par l'austérité de sa vie et l'autorité de sa parole. Il avait vu le jour dans l'île de Samos, 590 ans avant l'ère chrétienne, et après avoir poussé son pèlerinage philosophique jusqu'au rivage du Gange, il était arrivé récemment de Babylone où il avait eu le bonheur de connaître l'immortel Zerdust, que les Grecs ont nommé Zoroastre. Le fondateur du culte des *Amschaspands* avait initié Pythagore aux mystères indiens ; il lui avait montré la signification véritable des symboles dont les novateurs étaient forcés d'envelopper leur doctrine pour qu'elle échappât aux atteintes brutales de l'ignorance et de l'imposture. Le *zendavesta*, ou parole de Dieu, que prêchait Zerdust, était depuis longtemps populaire en Chaldée ; on répétait partout que le maître avait marché sur les eaux ; on disait que, persécuté par Ahrimane, il avait été protégé miraculeusement par Osmuzd. D'in-

nombrables légendes entouraient toutes les actions du révélateur chaldéen d'une auréole de merveilles ; mais le philosophe grec eut bientôt le secret de ces récits fabuleux, car il ne tarda pas à être admis dans l'observatoire où Zerdust étudiait le cours des astres, pénétrait les arcanes de la nature, et dégageait de l'histoire des siècles passés la doctrine de la dualité des principes.

Cette doctrine de la *dyade*, origine des contrats, loi d'un combat éternel entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres, entre la matière et le principe générateur, n'avait pas satisfait complétement la grande âme de Pythagore ; il cherchait la loi d'harmonie qui devait fondre ces éléments contraires en un seul tout digne de correspondre à l'œuvre du Grand Inconnu, du Sublime Architecte des mondes, et il espérait l'obtenir des gardiens du sanctuaire de Memphis.

A mesure que le navire monté par Pythagore s'avançait au milieu des fertiles campagnes du Delta, couvertes des flots de l'inondation qui devait les féconder, le philosophe grec admirait les merveilles d'une civilisation moins élégante que celle de son propre pays, mais plus large et plus carrément assise. Bientôt le sommet de la grande pyramide se dessina nettement à l'horizon et domina les forêts de palmiers et les monticules sur lesquels d'innombrables villages s'élevaient à droite et à gauche du lit du fleuve. Les voyageurs saluèrent de leurs acclamations le monument immense qui annonçait l'approche du Temple de la Sagesse.

Enfin, obéissant à l'impulsion du gouvernail, la proue du navire vint heurter doucement les degrés d'un vaste escalier taillé dans la rive gauche du Nil, en face de la Babylone égyptienne qu'on appelle aujourd'hui le vieux Caire. Les voyageurs étaient attendus sans doute, car des prêtres vêtus de courtes tuniques blanches reçurent les pèlerins à leur descente du vaisseau, et les guidèrent, non vers Memphis, dont on apercevait à gauche les monuments et les édifices, mais droit à l'occident, vers la grande pyramide, où Pythagore devait subir les épreuves de l'initiation.

En présence de cette œuvre gigantesque du travail humain, produit collectif de tant d'efforts divers, le philosophe grec comprit tout à coup l'insuffisance de la doctrine dualiste prêchée par Zoroastre ; il comprit que si l'humanité tout entière arrivait un jour à déposer les sentiments d'antagonisme et de discorde qui fermentaient dans son sein, ce ne serait qu'en revenant au culte de l'unité ; il comprit que le fondateur du mythe des *Amschaspands*, en admettant deux principes en lutte perpétuelle, préparait sans le vouloir, aux générations futures, un épouvantable avenir de haines et de malheurs.

Cette pensée accablante confirma Pythagore dans le désir de connaître la vérité ; il se confia donc sans hésiter aux savants chargés de le préparer à l'initiation.

On lui banda les yeux, et l'ayant fait tourner plusieurs fois sur lui-même, pour qu'il lui fût impossible de s'orienter, on le conduisit au bord d'un puits profond. Des bras robustes le soulevèrent, et l'ayant déposé dans une corbeille suspendue par des cordes au milieu du gouffre béant, on le descendit lentement dans le séjour des morts.

— Qui vient ici ? s'écrièrent des voix lugubres, quand la corbeille eut touché le sol.

— Un profane qui aspire à la sagesse, répondit Pythagore.

— Remonte au séjour des vivants, et demande aux philosophes de t'enseigner ce que les profanes ont nommé la sagesse, dit lentement une voix mâle et sonore.

— Ils ne m'ont appris jusqu'ici, répondit Pythagore, qu'à constater mon ignorance et la leur; ils m'ont laissé flotter, sans pilote, entre le doute et l'erreur.

— L'ignorance et l'erreur sont des crimes, reprit la voix avec indignation, quand elles sont le résultat de l'indifférence pour la vérité. Tremble, si une lâche paresse a déshonoré ta vie! Tremble, si le vice a souillé ton cœur et flétri tes jours!

A ces mots, le néophyte fut saisi violemment par des mains invisibles, renversé sur le sol, dépouillé d'une partie de ses vêtements, et chargé d'une chaîne pesante qu'il ne traîna qu'avec peine. Quand il lui fut permis de se relever et de marcher, le bandeau qui couvrait ses yeux avait disparu; mais il reconnut qu'il était plongé dans des ténèbres profondes, et il n'aurait su de quel côté se diriger, s'il n'avait aperçu bien loin, devant lui, un point lumineux dont il constata l'immobilité en marchant et en s'arrêtant tour à tour.

Autour de lui régnait un silence de mort que rien ne troublait, si ce n'est le bruit sinistre de sa chaîne heurtant à chaque pas les aspérités du chemin.

Une atmosphère étouffante et chargée de vapeurs aromatiques oppressait sa poitrine haletante. Il hâta sa marche pour échapper à la suffocation; mais le sentier, au lieu de s'élargir, se rétrécissait toujours davantage, et de ses deux mains enchaînées il put toucher de chaque côté une rangée non interrompue de cercueils dressés contre la muraille.

Le courage de Pythagore ne fut point ébranlé par cette épreuve. Depuis son entrée dans le souterrain, il avait reconnu l'odeur particulière aux momies égyptiennes, et savait que, pour arriver à la vie de l'intelligence, il fallait sonder sans terreur le mystère de la mort physique. Cependant le point lumineux vers lequel il se dirigeait, loin de s'agrandir progressivement, suivant les lois de la perspective, diminuait, au contraire, de grandeur et d'intensité à chaque pas qu'il faisait pour s'en rapprocher. Bientôt cette faible lueur disparut. Le néophyte continua sa marche en suivant la double rangée de tombeaux, jusqu'à ce qu'il vînt se heurter contre un bloc de granit placé en travers de la voie. Il essaya vainement de le mouvoir; mais il ne l'eut pas plutôt frappé de sa chaîne que le bloc tourna sur un pivot et lui livra passage.

Ces obstacles franchis, le néophyte sentit que la voie qu'il suivait s'enfonçait rapidement dans les entrailles de la terre. Tout à coup ses deux pieds glissèrent à la fois sur une surface humide; il fut précipité dans un bassin profond, rempli d'une eau glacée, et ne se maintint à la surface qu'en se débarrassant, par un violent effort, de la chaîne qui chargeait ses bras; il atteignit avec peine l'autre bord, où des degrés étaient pratiqués, et attendit que le *Stalista*, ou aspergeur, lui posât les questions d'usage, après avoir complété la purification en le replongeant deux fois dans les eaux du bassin.

Le *Stalista*.—La purification matérielle que tu viens de subir n'a aucune valeur à nos yeux, si ton âme reste souillée par des pensées impures, si ta vie n'a pas été chaste, et tes actions toujours guidées par les conseils de la sagesse. La chaîne que tu viens de laisser au fond de ce bassin n'a délivré que tes mains, si ton esprit reste obscurci par les préjugés d'une fausse éducation, si tu ne sais pas fermer l'œil et l'oreille aux suggestions de l'intolérance et de l'erreur.

Pythagore. — J'ai toujours pratiqué la vertu comme il m'était donné de la comprendre; j'ai appris à combattre et à vaincre mes folles passions, et j'ai réussi souvent à les dompter, parce que j'ai su me respecter moi-même.

Satisfait de cette réponse, le *Stalista* prit le néophyte par la main et lui fit remonter un sentier en pente douce qui les conduisit à la porte d'une immense salle souterraine. Deux hommes armés, la tête couverte d'un casque représentant une tête de chien, gardaient l'entrée de cette salle, dont la voute était supportée par deux colonnes élevées, l'une à l'orient, l'autre à l'occident. Au milieu de ces colonnes, un griffon, emblème du soleil, poussait une roue du centre de laquelle partaient quatre rayons chargés d'hiéroglyphes indiquant les quatre saisons de l'année.

Ce fut dans une cellule attenant à cette salle que Pythagore fut soumis au jeûne sévère imposé aux néophytes qui voulaient passer au deuxième degré de l'initiation. Dans cette retraite, où ne parvenait aucun bruit du monde extérieur, le *Thesmophore*, après avoir posé à l'aspirant des questions sur les lois physiques de la nature, base des mystères, sur les principes de la géométrie et de l'architecture, lui apprit à déchiffrer non-seulement les hiéroglyphes, mais encore l'écriture résultant de la combinaison des *quipos* dont se servaient les peuples pasteurs avant l'invention des hiéroglyphes. Jamais questions ne furent résolues avec une plus rare sagacité; jamais les leçons de la science ne furent recueillies par une intelligence plus vaste et plus rapide. Rien ne s'opposant plus dès lors à la réception du philosophe, il fut reçu Néocoris; on lui donna pour insigne un bâton accolé d'un serpent, on lui confia le mot d'ordre, et on lui apprit le signe dont il devait se servir pour se faire reconnaître.

Déjà le Néocoris avait pénétré le mystère de la chronologie égyptienne; il savait que les levers héliaques de Sothis, coïncidant avec les premières crues du Nil, cette étoile avait été consacrée à la nature féconde, et déterminait le commencement de la période sothique, quand son premier lever annuel correspondait avec le premier jour du mois de *toth*. On lui avait appris que l'année sacrée ne se composant que de 12 mois de 30 jours et de 5 jours épagomènes, c'est-à-dire de 365 jours, tandis que l'année solaire comptait 6 heures de plus, le lever de Sothis avançait nécessairement d'un jour tous les quatre ans, et passait du 1er de *toth*, correspondant au solstice d'été, à tous les autres jours de l'année, pour revenir au 1er de *toth* après 1,461 années, qui constituaient la période sothique employée dans les annales.

On avait expliqué au philosophe grec comment les heures du jour, empruntant leur nom aux sept corps célestes qui semblaient se déplacer dans le ciel, et le jour prenant le nom de sa première heure, le même nom revenait nécessairement le huitième jour, ce qui formait une semaine de sept jours dans l'ordre suivant : *Saturne*, *Jupiter*, *Mars*, le *Soleil*, *Vénus*, *Mercure* et la *Lune*, de même que l'année recevant le nom du premier jour de *toth*, il y avait des périodes de sept années qui se succédaient dans le même ordre que les jours.

Pendant ses voyages aux bords de l'Euphrate et du Gange, on avait enseigné à Pythagore que la terre restait immobile au centre du monde, tandis que tous les corps célestes étaient emportés autour d'elle par un mouvement sensible aux yeux. Le Néocoris avait mille fois vérifié ce mirage décevant, et l'avait pris jusqu'alors pour une réalité; mais l'étude de la géométrie venait de lui démontrer toute l'absurdité de cette théorie, propagée par l'ignorance et maintenue violemment par une grossière superstition. La frise du temple ouvert aux Néocoris portait un globe entouré d'un serpent et soutenu par deux ailes de vautour déployées; en cherchant le sens caché de cet emblème, il comprit que les sages de Memphis donnaient à la

terre un double mouvement conforme aux lois de la nature et aux calculs de la raison.

Bientôt aucun des symboles ingénieux qui dérobaient à la paresse ou à la mauvaise foi les découvertes du génie ne fut impénétrable à Pythagore. En rencontrant partout sur ses pas la figure du sphinx, ce monstrueux amalgame d'un buste de jeune fille et d'un corps de lion, il ne crut pas, comme le vulgaire, à une aberration fantastique de quelque sculpteur excentrique ; il étudia le sens profond de cette création démentie par la nature, et trouva qu'elle rappelait avec une énergique précision le moment de la crue et des débordements du Nil. Ce phénomène, capital pour l'agriculture égyptienne, ne se produit-il pas en effet chaque année lorsque le soleil entre dans les signes de la Vierge et du Lion ?

Quand l'éducation du Néocoris fut terminée, on lui fit remonter le Nil jusqu'à Hermopolis, aujourd'hui Beni-Soueyf. Après l'avoir conduit à travers de fertiles campagnes jusqu'au pied de la chaîne lybique, on lui fit suivre un canal creusé de main d'homme, dans une étroite vallée de la montagne. Bientôt il dut gravir un plateau sur lequel était assise une pyramide d'une masse moins imposante que celle de Memphis, mais d'où la vue s'étendait sur la plus merveilleuse oasis qui se fût encore déroulée sous les yeux du philosophe grec. A ses pieds s'étendait un vaste bassin borné de toutes parts par les sables mouvants du désert, mais sillonné par d'innombrables canaux bordés de jardins, de vergers, et de moissons, interrompus çà et là par les colonnades élégantes d'une forêt de palmiers. Les eaux du lac Mœris resplendissaient au loin, servant de limites à la verdure du côté de l'occident. Enfin, devant lui, douze temples contigus, formant un vaste parallélogramme dont les grands côtés regardaient le nord et le midi, tandis que les deux petits côtés faisaient face à l'orient et à l'occident, offraient à ses yeux étonnés toutes les merveilles de l'architecture égyptienne. Douze portes, placées six au sud et six au septentrion, donnaient accès à 3,000 appartements, dont 1,500 souterrains étaient consacrés à la célébration des grands mystères. Pythagore se trouvait donc en présence du célèbre édifice auquel les Grecs ont donné le nom de labyrinthe ; il allait pénétrer dans ce chef-d'œuvre d'architecture qu'aucune construction, antique ou moderne, n'a depuis égalé ; il put remarquer que le toît de chaque appartement se composait d'un seul monolithe, et qu'en avant des entrées une multitude de cryptes d'une grande étendue, coupées de routes tortueuses qu'aucun étranger ne pouvait parcourir sans guide, étaient également couvertes d'un seul bloc de pierre d'une énorme dimension.

Lorsque Pythagore eut longtemps admiré l'intérieur imposant du temple, son guide lui fit redescendre, au versant occidental de la chaîne lybique, le plateau qu'ils avaient gravi, et tournant à droite sur la rive du canal gigantesque qui établissait la communication du Nil avec le lac Mœris, ils arrivèrent à la base occidentale de la pyramide. Une porte de granit tourna sur elle-même à leur approche et leur donna passage dans un long couloir dont ils suivirent les innombrables détours au milieu d'une obscurité profonde.

Arrivés à la base orientale de la pyramide dont ils venaient de traverser la masse tout entière, un spectacle admirable s'offrit à leurs yeux : l'entrée du temple, dont ils n'avaient vu que l'intérieur, s'élevait à peu de distance ; son portique, en marbre de Paros, où l'on arrivait par quatre-vingt-dix marches de granit rouge, resplendissait aux rayons du soleil couchant, et montrait à Pythagore le terme ardemment

désiré de son voyage; mais pour atteindre ce but, en apparence si rapproché, de nouvelles épreuves, plus terribles encore que celles dont il avait triomphé jusque-là, devaient le préparer au dernier degré de l'initiation.

Un obstacle infranchissable sans guide le séparait de ce portique, dont la merveilleuse architecture le frappait d'étonnement : c'était la ceinture de cryptes qui entourait le temple, et qu'il fallait parcourir tout entière avant d'arriver à l'unique entrée du sanctuaire égyptien. D innombrables sentiers, se coupant dans toutes les directions, formaient dans ces cryptes un labyrinthe inextricable où le récipiendaire eût erré des jours et des nuits sans se rapprocher du sanctuaire et sans pouvoir revenir à l'entrée de la première crypte, s'il n'eût été guidé comme un enfant par le Thesmophore chargé de l'accompagner. Pythagore s'engagea courageusement dans la première crypte, et après être revenu plusieurs fois sur ses pas, il parvint, à force d'observation et de persévérance, devant un vestibule au-dessus duquel était écrit : *Porte de la mort.* Deux longues rangées de cercueils et de momies étaient dressées de chaque côté contre la muraille de ce vestibule qu'il parcourut rapidement afin d'atteindre une autre porte qu'il apercevait au fond du couloir. Deux guerriers, la tête couverte d'un casque à tête de chien, lui présentèrent la pointe de leurs glaives quand il voulut passer le seuil; mais le Thesmophore les ayant menacés du sceptre à la tête d'oiseau qu'il portait à la main, ils s'écartèrent aussitôt avec respect, et livrèrent passage au récipiendaire dans une vaste pièce éclairée par la voûte, et au centre de laquelle s'élevait le tombeau d'Osiris.

Sur deux longues tables de granit, à peu de distance des tombeaux, étaient étendus des cadavres que les *poroskirtes* se préparaient à embaumer.

Aussitôt que Pythagore eut franchi cet asile de la mort, un *tapixyle* vint à sa rencontre, et lui présentant un rameau d'or, symbole de l'initiation des *mélanéphoris*, le conduisit, par mille détours, dans une salle immense qu'éclairait à peine la lueur de quelques torches de résine. Trois vieillards, assis sur des trônes tendus de noir, adressèrent au récipiendaire des questions sévères sur sa vie passée, dont il déroula devant eux, sans terreur, tous les actes; leur visage ne trahit rien de la sympathie que leur inspirait une carrière si bien remplie par la recherche ardente de la science et de la vertu. Sur un signe que fit le plus âgé de ces juges impassibles, les *tapixyles* se précipitèrent sur Pythagore, et l'ayant renversé sur le sol, l'enveloppèrent de bandelettes comme un cadavre privé de vie, tandis que les assistants, dont il avait à peine entrevu les rangs pressés autour de la salle, éclataient en gémissements lugubres. Les juges ordonnèrent d'emporter le récipiendaire, qui fut enlevé dans les bras des *poroskirtes* et déposé sur les degrés d'une porte au-dessus de laquelle on lisait en lettres de feu : *Sanctuaire des esprits.* L'un des guides frappa trois coups mystérieux, et la porte s'ouvrant avec le fracas du tonnerre, les hommes qui avaient apporté Pythagore s'enfuirent précipitamment et le laissèrent seul au milieu des flammes et des éclairs dont il était enveloppé de toutes parts, sans que les liens qui l'attachaient lui permissent de faire un mouvement pour échapper à une mort imminente et terrible. Cependant l'orage se calma bientôt; la flamme n'avait pu mordre les bandelettes qui l'enveloppaient; une douce fraîcheur vint rafraîchir sa poitrine oppressée et lui fit supposer qu'il se trouvait au bord de quelque canal souterrain. En effet, quelques minutes après, il entendit le bruit d'une rame qui frappait l'eau, et une barque vint s'arrêter à quelques pas de lui. Un vieillard vénérable en des-

cendit, débarrassa Pythagore des bandelettes dont il était entouré, lui fit traverser le canal dans sa barque, et le remit, sur la rive opposée, aux mains d'un nouveau guide. Celui-ci égara le récipiendaire dans les mille détours du labyrinthe sans que la patience du nouveau *mélanéphoris* en fût un instant ébranlée.

Enfin, après un voyage dont il ne put calculer la durée, mais qui lui sembla d'une longueur extrême, le nouvel initié parvint, abîmé de fatigue et mourant de faim, au pied du splendide portique qu'il avait entrevu de la base orientale de la pyramide. De jeunes prêtres, vêtus de tuniques de lin brodées sur les épaules, vinrent le relever, lui versèrent sur les lèvres quelques gouttes d'une liqueur fortifiante, l'aidèrent à gravir les quatre-vingt-dix marches du portique, et l'introduisirent dans le temple où l'attendait un spectacle imposant.

Deux colonnes surmontées de sphères et couvertes d'hiéroglyphes s'élevaient à droite et à gauche à l'entrée d'une salle immense disposée en parallélogramme, et resplendissante de mille feux. A travers les vapeurs de l'encens dont les nuages légers allaient, en ondulant, se briser à la voute, on apercevait de chaque côté de l'édifice deux rangs pressés de guerriers armés de glaives et la tête couverte de la mître égyptienne. Le grand hiérophante, assis sur un trône d'ivoire, au milieu d'une estrade couverte d'un dais aux couleurs éclatantes, attendait le récipiendaire que l'on amena jusqu'au pied de l'estrade après l'avoir revêtu d'une tunique semblable à celle des prêtres qui remplissaient la salle.

Ici se terminèrent les épreuves que le philosophe grec supportait avec un courage surhumain depuis plusieurs années. Les rares étrangers que la Maçonnerie égyptienne admettait par exception dans son sein étaient traités avec une extrême sévérité. Pythagore avait subi cette dure loi avec une si admirable constance, que son triomphe fut éclatant, et son initiation célébrée avec une pompe inaccoutumée dans le Temple dé la Sagesse.

UN MUSÉE ÉGYPTIEN.

Avant la décadence des Égyptiens, les sciences et les arts étaient arrivés chez eux à un degré remarquable de perfectionnement; la peinture, la sculpture et la musique avaient été poussées très loin, et si plus tard, dans les beaux temps de la Renaissance, leurs sculptures et celles des Grecs ont pu être égalées, jamais elles n'ont été surpassées; quant à l'harmonie, bien qu'ils ne connussent pas l'emploi des dissonances, ils ont laissé dans cet art des monuments très remarquables.

Ils ont le mérite d'avoir créé l'art, tandis que nous les copions, en nous inspirant d'eux; les restes gigantesques de leurs sphinx, leurs obélisques, leurs canaux, et surtout leurs pyramides, nous montrent que les sciences mathématiques leur étaient familières.

Ils connaissaient l'astronomie et l'emploi des logarithmes; mais les arts et les sciences n'étaient connus et approfondis que par un petit nombre d'hommes, les initiés, qui découvraient la lumière au peuple sans lui dire de quel côté elle leur venait; toutes leurs histoires étaient comme leurs actions, mystiques et allégoriques; c'est ainsi qu'ils offraient au vulgaire l'histoire des trois arts principaux, la sculpture, la peinture et la musique, dans ce musée dont nous voulons essayer de raconter les merveilles.

Il y avait dans le palais de Memphis deux galeries particulières qui non-seulement servaient d'école aux sculpteurs et aux peintres, mais étaient pour le peuple le plus riche monument que l'on pût désirer de l'histoire de ces deux arts.

A l'entrée de l'une de ces galeries, on trouvait, à droite et à gauche, des colonnes de bois ou de pierre mal taillées, à peu près de la hauteur et de la grosseur d'un homme. Le nom du dieu ou du héros qu'on avait voulu représenter était écrit sur quelques-unes, et c'était là toute la sculpture des premiers temps. En avançant on voyait la forme humaine se développer de plus en plus; mais les deux jambes étaient encore jointes ensemble, et les deux bras collés le long du corps; peu à peu les membres se détachaient du tronc; de là on arrivait aux attitudes élégantes, et bientôt aux miracles de l'art, car dès que l'homme a senti le bon, en quelque genre que ce puisse être, il s'élève avec une rapidité prodigieuse jusqu'à l'excellent.

La sculpture grecque a passé par les mêmes degrés, et Plutarque rapporte que les Spartiates appelaient *Docanes* (du mot grec *docos*, poutre), toutes les figures qu'ils avaient des Dioscures, ou des deux frères Castor et Pollux. C'étaient deux poutres posées debout et liées l'une à l'autre par une traverse de bois. Déodale fut le premier qui apporta de l'Égypte dans la Grèce la pratique de mettre les bras des statues en action et leurs jambes en disposition de marcher. Les Grecs furent si surpris de cette nouvelle attitude qu'ils enchaînaient les statues ainsi faites de peur qu'elles ne s'en allassent; et Platon dit que les statues liées au piédestal se vendaient plus cher que les autres, comme les esclaves qui n'étaient pas sujets à s'enfuir.

D'après le témoignage des Grecs qui ont vu des statues de Déodale, elles étaient loin d'atteindre, comme sculpture, la perfection de celles de Phidias et de Praxitèle. Mais Déodale, sans doute par quelques ressorts intérieurs, leur avait donné un véritable mouvement. Quoi qu'il en soit de la vérité de cette allégation, elle suffit pour faire considérer les Égyptiens comme créateurs de l'art.

L'autre galerie était destinée à la peinture : on voyait d'abord des planches de bois blanchies, sur lesquels les objets, tracés ordinairement en noir, étaient si mal dessinés, que le peintre s'était cru obligé d'écrire au-dessous de chacun : Ceci représente un homme, ceci un cheval, ceci un arbre.

En avançant, on trouvait des traits qui paraissaient avoir été tirés autour de l'ombre que forme un objet exposé au soleil; dans le tableau suivant, la perfection du dessin et le nombre des couleurs croissaient à vue d'œil. Les Égyptiens, comme les Grecs, n'en employèrent longtemps que quatre, et l'on sait que Zeuxis même, Polygnote et Timante, n'en employaient pas davantage. Ce furent Echion, Nicomaque, Protogène et enfin Apelles, qui saisirent, avec leurs différentes teintes, les nuances de la nature.

On voit encore au Louvre des peintures du temps de la première dynastie des Pharaons de Thèbes et de Memphis, d'une couleur aussi vive que si elles venaient d'être faites. Mais les Égyptiens ne tombèrent pas dans le défaut de peintres plus modernes, qui ont tâché de racheter la négligence de leur dessin par l'abondance et l'éclat de la couleur. Les Égyptiens comparaient ceux qui, dans la peinture, préfèrent le coloris au dessin, à ceux qui, en matière d'éloquence et de poésie, préfèrent les pensées brillantes aux pensées justes. Cicéron, le maître et le modèle de l'éloquence, a dit, en appliquant sa réflexion à l'orateur, que nous nous lassons bientôt des tableaux qui nous attirent d'abord par la force du coloris; tandis que nous revenons toujours à ceux qui excellent par la beauté du dessin, véritable caractère de l'antique.

Enfin la salle de musique, où l'on donnait à certains jours des concerts de voix et d'instruments, était aussi le trésor des antiquités de cet art. On apprenait là que le chalumeau, la flûte champêtre, les instruments à vent, ont été inventés les premiers. On voyait d'abord la flûte à plusieurs tuyaux de grandeur inégale, dont on se servait avant qu'Osiris eût inventé la flûte simple, qui rend seule tous les sons de la première. Ce héros en faisait accompagner les cantiques qu'il chantait en l'honneur des dieux. Osiris inventa la trompette et les timballes, pour animer les soldats dont il se servait dans ses conquêtes. Dans la suite Mercure trouva la lyre qui laisse au musicien la liberté de joindre sa voix aux sons de l'instrument : dans quelques monuments antiques, on voit entre les mains des rois des lyres à sept cordes, dont on prétend que les deux extrêmes formaient le diapason ou l'octave, avant même qu'on eût introduit dans le système diatonique la pénultième corde qui le rend complet. Après les lyres, on montrait dans la salle de Memphis les premiers corps d'instruments et les premières tables d'harmonies, si favorables pour fortifier les sons, souvent trop faibles dans une seule circonférence de bois inébranlable comme celle qui soutient les cordes d'une lyre. On arrivait enfin aux instruments à manches ou à touches, où les doigts formant les tons, et trouvant, sur un moindre nombre de cordes, un plus grand nombre de tétracordes et d'octaves, peuvent passer indifféremment par tous les modes, et ont un champ libre pour exécuter tout ce qui se présente à l'imagination du plus hardi compositeur. On a osé dire que les Égyptiens ne cultivaient pas la musique; c'est au contraire chez eux que Pythagore en a pris le goût, jusqu'au point d'admettre l'harmonie dans les cieux et d'en appliquer les proportions à l'univers. Les Égyptiens invitaient les jeunes gens à apprendre à exécuter tous les genres de musique, pour se rendre plus polis et plus agréables, et c'est à leur exemple que les Grecs ont mis la musique au nombre des parties qui entrent dans l'instruction de la jeunesse.

F. P.

HISTOIRE DE LA FRANC-MAÇONNERIE EN AMÉRIQUE.

Cinquième article.

DE LA CONSTITUTION DES NOUVEAUX CHAPITRES.

Lorsque les grands Offic.·. généraux ou ceux des grands Chap.·. d'État auront accordé une patente de constitution pour la formation d'un nouveau chapitre de Maç.·. de royale Arche, ils indiqueront l'heure et le jour de l'installation. Au jour fixé, le grand Souv.·. pontife, ou son adjoint, examinera ou fera examiner les Officiers du nouveau Chap.·.; puis, ils se rendront tous ensemble à la salle des séances, où les travaux seront ouverts en la forme accoutumée. Après la lecture d'un morceau d'architecture ou le chant d'un hymne approprié à la circonstance, le Grand Souv.·. pontife fait lire par le secrétaire le texte de la patente de constitution, et demande aux membres du nouveau Chap.·. s'ils approuvent le choix des officiers qui y sont nommés, et, sur leur réponse affirmative, il se lève et dit :

« En vertu des pouvoirs qui m'ont été conférés, je vous constitue, dignes compa-
» gnons, en chapitre régulier de Maç.·. de R.·. Ar.·., et vous avez désormais le pou-

» voir et la faculté d'ouvrir et de tenir des L.·. de Maîtres de marque, de Maîtres
» Parfaits, de très excellents Maîtres, et un Chap.·. de Maç.·. de R.·. Ar.·., en vous
» conformant aux préceptes de l'art, à la constitution générale de R.·. Ar.·. et aux
» règlements généraux du Gr.·. Chap.·. d'État. Que le Dieu de vos pères soit avec
» vous! qu'il vous guide et vous dirige dans toutes vos entreprises! »

Les bijoux, joyaux, instruments, ustensiles appartenant au grand Chap.·., qui sont placés au centre et couverts, sont alors découverts, et le Souv.·. pontife présente le premier officier du nouveau Chap.·. au grand Souv... pontife, en disant :

« T.·. Ill.·. Gr.·. Souv.·. Pontife,

» Je vous présente mon digne compagnon N.·., nommé dans la patente de constitution, afin que vous l'installiez Souv.·. Pontife de ce nonveau Chap.·. Il est habile » dans notre art sublime, rigide observateur des préceptes moraux de nos prédécesseurs, et je suis certain qu'il remplira fidèlement les devoirs de sa charge. »

Le Souv.·. Pontife répond :

« T.·. Ill.·. Compagnon,

» J'éprouve la plus vive satisfaction dans l'accomplissement de mon devoir en » cette occasion, et je vous installe en qualité de Souv.·. Pontife de ce nouveau » Chapitre. C'est une position extrêmement honorable pour ceux qui remplissent » avec zèle les importantes obligations qu'elle comporte. Vos connaissances Maç.·. » me dispensent d'énumérer ces obligations. Je vous ferai simplement observer que » l'étude répétée de la constitution et des règlements généraux vous mettra toujours » à même de les accomplir avec ponctualité, et je suis sûr que les compagnons » qui ont été choisis pour diriger le chap.·. avec vous appuieront vos efforts. Maintenant, je vous poserai les questions suivantes, relatives aux devoirs de votre » charge, et je vous prie d'y répondre dans toute la sincérité de votre cœur :

» 1° Promettez-vous solennellement que vous redoublerez d'efforts pour corriger » les vices, purifier la morale et accroître le bonheur des FF.·. qui sont arrivés jusqu'à ce Subl.·. degré de Maç.·.?

» 2° Que jamais vous ne laisserez ouvrir votre Chapitre sans qu'il y ait au moins » neuf Maç.·. réguliers de la R.·. Ar.·. présents à la séance?

» 3° Que vous ne permettrez jamais l'initiation dans votre Chap.·. de plus ou » moins de trois FF.·. à la fois?

» 4° Que vous n'élèverez personne à ce degré s'il n'a montré des dispositions charitables et s'il n'a passé par tous les degrés antérieurs?

» 5° Que vous rechercherez et pratiquerez avec zèle tout ce qui pourra tendre au » bien général de notre Ordre, et qu'en toute occasion vous vous empresserez de recevoir et de transmettre les initiations que vous recevrez, spécialement des grands » Officiers généraux et de ceux du Chap.·. d'État. »

(*La suite au prochain numéro.*)

PHILIBERT.

GRAND LIVRE D'OR.

MYSTÈRES DE L'INDE.

L'Inde est le berceau du genre humain, c'est là que se sont réunies les premières fa-

milles humaines; nulle part la nature n'offre à l'homme un séjour aussi riche et aussi délicieux.

« Les Indous adoraient Bhagavan, être éternel qui renferme en lui tous les mondes,
» toutes les formes et tous les principes de l'existence des créatures, et qui agit par
» Brahma, Vichnou et Shiva, triple manifestation de lui-même.

» Menou est le fondateur de la doctrine des trois principes.

» Le premier, nommé Brahma, est l'auteur de toute production (soleil du printemps).

» Le second, nommé Chiven, est le dieu de toute destruction (soleil d'hiver).

» Le troisième, nommé Vichnou, est le conservateur de l'état, stationnaire (le soleil
» solsticial). Tous trois sont distincts, et cependant ne forment qu'un seul pouvoir. »

Les dogmes de l'immortalité de l'âme, des peines et des récompenses futures faisaient la matière de l'enseignement secret des prêtres. Ils étaient les dépositaires de la science et exerçaient un grand pouvoir.

Les monuments des Indiens sont d'une antiquité incommensurable; le panthéon *des divinités indiennes* suppose dans le peuple qui l'a construit un plus haut degré de civilisation que tous les travaux des anciens Égyptiens, et est le produit de la magnificence d'un peuple éclairé.

Tout ce que l'intelligence et le cœur peuvent imaginer de grand et de beau se trouve réuni dans ce sanctuaire; il rappelle une longue période pendant laquelle un immense développement intellectuel s'opéra.

La doctrine de Brahma passa dans l'Asie-Mineure, et devint la base du culte des Perses et plus tard des Égyptiens. Il pénétra en Chine, Brahma y fut appelé *fot* (*Bood*).

RÉFORMATEURS ET FONDATEURS DES MYSTÈRES.

Boudha, l'homme céleste, le plus ancien fondateur des mystères qui reposent sur les astres ou constellations personnifiés.

L'établissement du zodiaque indien appartient aux époques de 4603.

Menou fonda la doctrine des trois principes, le soleil aux trois formes d'action, en 4002.

(*La suite au prochain numéro.*) P.

L'INITIATION DE THALÈS.

Thalès, déjà initié à la tradition des mages, parcourait la Thébaïde, terre classique des beaux-arts, dans le but de pénétrer les mystères de la science mystique. Il se présenta donc au seuil de ces temples où les prêtres d'Orient gardaient les secrets de leur sagesse. Au moment où il allait monter les trois degrés du pronaos et pénétrer dans le sanctuaire, les thesmophores et les cestophores, sortant tout à coup, vinrent se ranger devant la porte du Temple pour lui en défendre l'entrée, et soustraire à ses regards et à ses indiscrètes investigations les arcanes de leur science.

L'hiérophante survint au même instant et lui dit : « Arrête! mortel audacieux qui, sans être purifié, ose pénétrer jusqu'ici! Apprends que tu ne peux entrer dans le Temple que par la mort! Persiste-tu, en présence de cette déclaration, à être initié à nos mystères sacrés? Consens-tu à quitter cette vie, pleine de frivolités, et à remplir les devoirs qui te seront imposés! »

Sur sa réponse affirmative, l'hiérophante, s'étant approché, lui présenta la main droite et l'invita à le suivre.

Le vingt-septième soleil de feu (mois de juillet) avait commencé sa course. L'hiérocérix, un flambeau à la main, le fit descendre dans un chemin étroit, bordé d'un côté par des rochers, et de l'autre par des forêts d'oliviers.

Le ciel commençait à se couvrir de nuages, les voix de la solitude s'éteignirent, et le calme le plus profond régna autour de lui; mais, tout à coup, le roulement d'un tonnerre lointain se fit entendre. Ce bruit, répété par les bois d'alentour, acquit une telle force, que l'âme agitée de Thalès en fut glacée d'effroi. Ils arrivèrent avec peine sous une voûte sombre; le sol tremblait sous leurs pas; des nuées d'insectes les aveuglaient, et d'énormes chauves-souris éteignirent leur flambeau.

Le guide s'arrêta, lui demanda s'il aurait le courage de le suivre, attendu qu'il est temps encore de retourner sur ses pas. Thalès insiste; ils continuent alors leur route, malgré l'obscurité qui redouble. D'épaisses ténèbres couvrent les montagnes qui les environnent; les nuages s'abaissent sous l'ombrage des bois, et un éclair rapide vient tracer un losange de feu ; le vent, de plus en plus impétueux, fait rouler les nuages les uns sur les autres; les forêts ploient; le ciel, s'entr'ouvrant de minute en minute, laisse apercevoir de nouveaux cieux et des campagnes ardentes.

Après une heure de marche, ils arrivent à l'entrée d'une grotte dont le fond était fermé par une porte d'airain ; près d'elle était un homme à la figure vénérable, d'une taille élevée, portant une couronne de fer sur la tête : c'était Minos, s'occupant à juger les âmes des morts et séparant le juste de l'injuste.

« Contemple, dit le guide à Thalès, ces hommes qui ont été les bienfaiteurs de l'humanité; ils se sont tous réunis pour enseigner la vertu. Interroge-les, si tu veux. » Thalès courut au premier. Il avait un petit encensoir à la main, c'était *Numa*, auquel il baisa la main. Il se rendit auprès de Zoroastre, qui, au milieu d'un vestibule à cent portes, conduisant toutes à la sagesse, s'occupait à concentrer le feu céleste dans le foyer d'un miroir concave (les préceptes de Zoroastre sont appelés *portes du Saddir* et sont au nombre de cent). *Thalès* put lire ces paroles : « Dans le doute si une action est bonne ou mauvaise, abstiens-toi. »

Après avoir salué Zaleucus et tous les sages qui avaient cherché la vérité et pratiqué la vertu, Thalès s'avança avec son guide vers la porte d'airain. Le divin vieillard, se plaçant au milieu, adressa sa prière au Subl.·. Arch.·. des mondes, et, à la lueur des étoiles qui sillonnait encore les cieux, les portes d'un temple s'ouvrirent. Thalès fut conduit aux pieds d'un autel entouré de pontifes et de vieillards. Trois soleils brillaient ensemble sur les nuages à l'Occident, et l'aurore paraissait enflammer l'Orient; tout était d'or; l'astre, annoncé par tant de splendeur, apparut enfin au milieu d'un flot de lumière.

L'hiérophante, un glaive à la main, s'avança vers Thalès et lui dit : « Puisque tu as su résister aux épreuves que tu devais subir, viens recevoir la vie nouvelle qui était préparée pour toi. » Puis, levant le couteau sacré, il fit le simulacre d'en frapper le néophyte qui tomba, comme s'il était mort, pour se relever un instant après.

C'était le symbole du nouveau genre de vie que Thalès allait embrasser. Quand il fut debout, l'hiérophante reprit la parole. « Va, lui dit-il, marche dans la voie de la » justice; la justice bien comprise peut tenir lieu de toutes les vertus, car elle les » prescrit toutes. Ne sois jamais prompt à juger tes FF.·. Quels que soient leurs

» torts apparents; sois juste envers tes amis comme envers tes ennemis, envers tous
» les hommes, envers tout ce qui respire.

» Adore le Maître de l'Univers, il est unique. Son unité est un mystère infini; au-
» cun autre ne peut lui être comparé. Il n'a point de forme corporelle et rien n'égale
» sa sainteté. Notre principal devoir est d'attaquer et de détruire, par toute la puis-
» sance qui nous sera donnée, l'ignorance, la misère, la dépravation parmi les hom-
» mes, et d'amener ainsi le règne de Dieu sur la terre.

» L'homme est né bon. Son cœur est doué de qualités utiles à lui et à ses sembla-
» bles; mais ces qualités ont besoin d'être dirigées par l'intelligence pour produire
» d'heureux résultats.

» Lorsque la vérité est devenue nécessaire aux hommes, elle doit être communi-
» quée à ceux dont les yeux peuvent en supporter la lumière. »

Après cette allocution, l'hiérophante ordonna aux thesmophores de reconduire Thalès hors du Temple, en prononçant ces deux mots : *Koff omphet* (veillez et soyez purs). Ils se conformèrent à cet ordre, en observant le cérémonial d'usage en pareille circonstance.

M.

MÉLANGES.

Chaque âge de la vie humaine a ses idées, ses peines comme ses joies, ses aversions et ses désirs ; chaque âge, enfin, a sa prosopose.

Dans la première enfance, l'homme, correspondant à un type animal extrêmement éloigné de son rang ultérieur dans l'échelle des organisés, ne présente qu'une intellection confuse, étourdie par la nouveauté et la multiplicité des impressions. Reconnaître notre mère, voilà à peu près à quoi se borne notre perspicacité jusqu'à quinze ou dix-huit mois; plus tard, la spontanéité se prononce davantage. Troublé et comme ahuri auparavant par les assauts du monde externe, l'enfant alors s'essaie à la réaction, à la comparaison; mais, dépourvu encore d'instruments de révélation précis, privé du débouché de la parole, il continue d'amasser des matériaux de perception : de là cette tendance continuelle à l'observation, à l'imitation. Ne pouvant rien s'expliquer, il regarde et contemple tout. L'enfant est un scrutateur assidu qui bégaie en sensations, comme il bégaie en expressions. Avant de lire, il épèle la pensée : c'est l'âge de l'attention.

Dans la puéritie, la conception prend de la consistance; mais c'est pourtant encore l'instabilité qui la spécialise. Une sorte de jectation physiologique entraîne tout l'organisme dans un tourbillon d'émotions perpétuelles aussi vives que disparates. Il n'y a peut-être pas, à aucune époque, une consommation aussi désordonnée de myotilité et de sensibilité, etc. : c'est l'âge de la mémoire.

Dans la jeunesse, l'incitabilité est à son comble; toutes les incubations de l'adolescence se rompent et se trahissent; il y a comme une éjaculation de toutes les synergies. C'est alors que se dresse, que s'étale avec ses clinquants féeriques le mirage des illusions. L'irritabilité, si j'ose parler ainsi, coule à pleins bords ; toutes les capacités se font jour, s'érigent, se lancent. A vingt-cinq ans, l'homme, ainsi que l'a dit Montaigne, est ordinairement ce qu'il sera toujours ; c'est le temps des vastes et hardies entreprises, du bouillonnement des passions âcres, période suraiguë de l'amour. La

jeunesse est comme le spasme de la vie : colères, ascétismes, orgueils, jalousies, fanatismes de tous les genres, dévotions et déceptions de toute nature. Voilà ses attributs : c'est l'âge de l'imagination. Une attitude moins dévergondée marque la virilité; l'orgasme a disparu, et la sève se concentre. Ce n'est pas qu'il y ait déclin; il y a détente, l'homme s'est replié. Blasé de jour en jour sur les saveurs mielleuses comme sur les amères, il devient moins prodigue de soi et plus d'autrui. Revenu des mystifications des fausses amitiés, on sent peu à peu la défiance supplanter la cordialité, l'égoïsme succéder aux effusions imprévoyantes; on marchande longtemps avant d'acheter, etc. C'est alors aussi que s'allume la pyrexie de la renommée, que se forment et se creusent les ulcères de l'ambition, de l'envie, des intrigues, etc. Tous les attachements ont un cachet d'opiniâtreté comme de circonspection, etc. : c'est l'âge du jugement.

Pour ce qui est de la vieillesse, on sait qu'elle peut, sur plusieurs points, se rapprocher de l'enfance. Dans certains cas pathologiques, la similitude est à peu près complète, comme chez le duc de Marlborough, qui pleurait en demandant son dîner, et notre illustre F.·. Monge jouant à soixante ans avec des osselets. On retrouve dans la vieillesse quelque chose de l'insouciance, beaucoup de la susceptibilité, et même parfois de la naïveté, de la candeur de l'enfance ; mais elle en diffère à bien des égards. Le vieillard est rarement barbare, et l'enfant est vraiment et instinctivement impitoyable. Le vieillard, assez fréquemment, s'occupe avec ardeur de l'avenir ; il thésaurise. C'est à cette époque que l'avarice s'exagère jusqu'à la fatuité. D'autre part, ne se dissimulant qu'à moitié sa décadence, il tâche d'allonger par ses souvenirs le futur avec le passé, et dénigre le présent au profit des préjugés auxquels il ne tient que parce qu'ils datent de sa jeunesse. Enfin la vieillesse s'affecte peu, parce qu'elle regrette beaucoup. Le vase rempli n'admet plus guère que des imbibitions superficielles et éphémères : c'est l'âge de l'expérience.

.·. Les mystères d'Éleusis furent établis près d'Athènes par Triptolême, après son initiation en Égypte, vers le quinzième siècle avant Jésus-Christ.

Ce culte était basé sur celui d'Isis et d'Osiris ; il devint, chez le peuple grec, le principe des erreurs du polythéisme.

Ses mystères se divisaient en deux classes, les petits et les grands.

Les petits mystères étaient une préparation aux grands mystères par les jeûnes, les purifications et les expiations des fautes passées ; ensuite, dans une interprétation historique des fables, on y purgeait seulement le polythéisme de ses principes bizarres et immoraux.

Les petits mystères étaient célébrés à l'équinoxe d'automne.

Dans les grands mystères, célébrés à l'équinoxe du printemps, l'on expliquait les allégories les plus disparates, et le polythéisme était sapé dans sa base; les doctrines de l'unité de Dieu et de l'immortalité de l'âme étaient enseignées; on y révélait les vérités philosophiques les plus étendues et les plus profondes.

M. DE N.

POÉSIE.

LE PAPILLON (Allégorie).

Volage amant des fleurs, papillon fortuné,
Que ton sort a d'attraits, et qu'il me fait envie !
Nulle chaîne, hélas ! ne te lie ;
Par ton penchant seul entraîné,
De plaisirs en plaisirs tu promènes ta vie;
Tu cours de fleurs en fleurs recueillir l'ambroisie :
Tantôt du lis naissant tu dérobes l'émail,
Tantôt, malgré son épine cruelle,
Vainqueur de la rose nouvelle,
Tu ravis son brillant corail.
Toutes les fleurs te cèdent leurs richesses,
Bien différent des mortels malheureux,
Qui souvent ferment la paupière
Sans avoir pu goûter, dans leur longue carrière,
Le moindre des plaisirs objets de tous leurs vœux.
Il est vrai qu'abusé par la flamme infidèle,
Tu vas lui confier ton aile,
Et te livrer toi-même à son éclat trompeur;
Mais si la mort interrompt ton bonheur,
Ton dernier vol au moins l'emporte au-devant d'elle;
Tu meurs l'heureux jouet d'une agréable erreur,
Et l'être infortuné que la raison éclaire,
Qui de cet avantage ose tant se flatter,
Ne tire d'autre fruit de sa triste lumière
Que de prévoir sa fin qu'il ne peut éviter.

GRAND MAITRE ARCHITECTE.

(12e Degré.)

DÉCORATIONS.

Cette Loge est décorée en blanc, parsemée de flammes.

TITRES.

Le Vén.·. se nomme G.·. M.·. Architecte; il est vêtu d'une robe blanche de G.·. Prêtre, portant un large ruban bleu de l'épaule droite à la hanche gauche, au bas duquel est un carré parfait en forme de médaille; sur un côté sont gravés quatre demi-cercles en face de sept étoiles, et dans le centre un triangle dans lequel sont gravées les lettres A.·.G.·.; et sur l'autre côté les cinq ordres d'architecture, un niveau au sommet, au-dessous une équerre, un compas, une croix dans le milieu du carré, et dans le centre du compas les lettres R.·. M.·.

Le G.·. M.·. Président doit avoir au moins les attributs de la perfection ou G.·. M .·. subl.·. Élu et parfait Maç.·., le chapeau en tête, un tablier blanc bordé de bleu, une

poche noire pour y mettre ses plans; il doit avoir aussi un étui de mathématiques sur une table devant lui.

Les Surv.·. sont décorés comme le G.·. M.·. avec le niveau et la perpendiculaire, le même tablier sur la poche duquel sont les lettres A.·. G.·. en blanc; ils portent en outre les attributs de leur plus haut degré; les autres FF.·. portent seulement un petit ruban bleu autour du col, où pend le bijou; au septentrion est une étoile lumineuse qui éclaire la Loge, et au-dessous une table sur laquelle est un étui de mathématiques.

Le G.·. M.·. Arch.·. placé à l'Est ouvre la Loge ainsi qu'il suit:

OUVERTURE.

Le G.·. M.·. frappe un et deux coups 1—11.

Les Surv.·. répètent.

Le G.·. M.·. dit:

D.·. F.·. 1er Surv.·., faites votre devoir.

Le 1er Surv.·. appelle le garde de l'intérieur et lui demande si la L.·. est couverte.

Sur sa réponse, il dit :

G.·. M.·. Arch.·., la L.·. est couverte, les profanes ne peuvent pénétrer dans cette enceinte.

D.·. Êtes-vous G.·. M.·. Arch.·.?

R.·. Je connais parfaitement tout ce que renferme un étui de mathématiques.

D.·. Quels sont les instruments qu'il renferme?

R.·. Une équerre, un simple compas, un compas à quatre pointes, une règle, un aplomb, un compas de proportion et un demi-cercle.

D.·. Où avez-vous été reçu M.·. Arch.·.?

R.·. Dans un lieu tendu de blanc, parsemé de flammes.

D.·. Que signifient le blanc et les flammes?

R.·. Le blanc signifie la pureté du cœur, et les flammes le zèle dont tous les M.·. Arch.·. doivent être animés.

D.·. Que représente l'étoile qui est au septentrion?

R.·. La vertu qui doit guider les actions de tous les hommes, comme l'étoile du Nord guide les navigateurs.

D.·. Quelle heure est-il?

R.·. L'étoile du matin paraît.

Le G.·. M.·. Arch.·. dit:

« Puisqu'il en est ainsi, T.·. C.·. F.·., travaillons. »

Il frappe un et deux coups.—Les Surv.·. répètent. Le G.·. M.·. Arch.·. fait le signe, puis l'acclamation et dit:

« La Loge est ouverte, prenez séance. »

RÉCEPTION.

Le candidat doit être décoré des ornements de Subl.·. Chev.·. Élu. Arrivé à la porte du Temple, il frappe trois coups.

Le 1er Surv.·. en avertit le Présid.·., lequel dit :

D.·. F.·. 1er Surv..., voyez qui frappe ainsi.

R.·. G.·. M.·. Arch.·., c'est un Subl.·. Chev.·. É.·. qui sollicite la faveur de passer au grade de G.·. M.·. Arch.·.

Le G.·. M.·. Arch.·. dit :

« Accordez-lui l'entrée. »

Le candidat entre dans la L.·., va directement au midi, puis au septent.·., où il admire un peu de temps l'Etoile, ensuite il retourne à l'occident, où il est interrogé sur les huit premiers grades. L'interr.·. fini, le G.·. M.·. satisfait de ses réponses lui dit :

« Mon F.·., passez à l'O.·. par les pas du grade, afin d'y prêter entre mes mains » votre oblig.·. »

Le Récip.·. avance par trois pas en équerre, le premier pas lentement et les deux autres promptement. Arrivé au pied de l'autel, il se met à genoux et prête l'obl.·. suivante, qu'il prononce tout haut :

OBLIGATION.

« Je N.·. Subl.·. Chev.·. Élu des douze tribus d'Israël, promets à Dieu et à cette » R.·. L.·. de G.·. M.·. Arch.·. de ne jamais révéler les secrets du grade qui vont » m'être confiés qu'à de vrais M.·. G.·. Arch.·. connus pour tels, de ne jamais souf- » frir ni donner mon consentement pour admettre aucune personne dans ces mys- » tères que conformément aux réglements et statuts de la constitution de l'Ordre. » Je promets en outre soumission à tous les réglements qui me seront donnés ou » envoyés par les Souv.·. Prés.·. de l'Ordre, et obéissance en tout temps aux ordres » et décrets du G.·. Cons.·.; et si je manque à mes engagements, je consens à subir » toutes les peines que je me suis imposées par mes précédentes obligations, et que » mon nom soit écrit en lettres rouges, pour que la postérité se rappelle d'un homme » infâme et perfide.

» Que Dieu me maintienne dans la droiture et l'équité. *Amen, amen, amen.* »

Le Récip.·. se relève, restant debout devant le G.·. M.·., lequel s'exprime ainsi :

DISCOURS HISTORIQUE.

« Mon F.·., Salomon voulant former une école d'architecture pour l'instruction de ceux qui conduisaient les travaux du Temple, encourager les vrais Maçons dans les progrès de l'art royal, et pour exciter par cette école ceux que le zèle et la discrétion feraient parvenir à mériter la plus haute perfection, il créa ce grade sous le titre de G.·. M.·. Arch.·.

» Ce sage roi, plein de justice et prévoyant les événements, voulut récompenser le zèle, les connaissances et les vertus du Subl.·. Arch.·. Emerch, pour le faire approcher de plus en plus du trône céleste du Gr.·. Arch.·. de l'Un.·.; la divine prévoyance lui fit jeter les yeux sur les derniers FF.·. Chev.·. Élus pour effectuer la promesse que Dieu avait faite à Enoch, Noé, Moïse et David, que si, par leur ardeur, ils pénétraient dans les entrailles de la terre, ce ne serait que par la permission de la divine Providence.

» L'attachement que vous ferez paraître dans l'étude de la géométrie, à laquelle vous serez à l'avenir entièrement consacré, vous procurera les moyens de parvenir aux plus sublimes connaissances. »

Alors le candidat retourne par les trois pas vers le 1er Surv.·., qui lui donne les mots, signe et att.·.

SIGNE, ATTOUCHEMENTS, MOTS ET INSIGNES.

Le signe se fait en glissant la main droite dans l'intérieur de la gauche et glissant promptement les doigts serrés et les pouces étendus, en faisant comme si on tenait un plan de la main droite dans la gauche, et regardant le G.·. M.·. comme pour lui demander le sujet d'un plan.

L'attouchement se fait en entrelaçant les doigts de la main droite avec la gauche d'un F.·.; en même temps mettre réciproquement la main gauche sur la hanche.

Le mot sacré est *Adonai* (premier nom de Dieu).

Le mot de passe est *Rabucim* (mot hébreu qui veut dire architecte).

Le 1er Surv.·. le décore ensuite d'un ruban bleu et du bijou qu'il porte au collier, le revêt du tablier, l'embrasse, le félicite sur son admission et lui dit :

« Allez maintenant, mon F.·., rendre les mots, signe et attouch.·., ainsi qu'à tous les F.·. »

Ce travail terminé, il s'assied et écoute l'instruction suivante :

INSTRUCTION.

D.·. Quel est le premier de tous les arts ?

R.·. L'arch.·., dont la géométrie est la clé ainsi que la règle de toutes les sciences.

D.·. Combien y a-t-il de genres d'arch.·.?

R.·. Trois.

D.·. Quels sont-ils ?

R.·. L'arch.·. civ.·., la navale et la militaire.

D.·. Qu'est-ce que l'arch.·. civile ?

R.·. C'est l'art de bâtir des maisons, des palais, des temples, des autels, des arcs de triomphe, pour décorer et embellir les villes.

D.·. Qu'est-ce que l'arch.·. navale ?

R.·. C'est l'art de construire des vaisseaux pour la navigation et le commerce.

D.·. Quelle est enfin l'arch.·. militaire ?

R.·. C'est l'art de fortifier les villes, de soutenir avec un petit nombre d'hommes les efforts d'un plus grand, de disposer des ouvrages de manière à ne pas être forcé, enfin de se rendre maître, par le moyen des fortifications, du pays que l'on possède.

D.·. Quelles sont les sciences qu'un parf.·. arch.·. doit posséder?

R.·. Il y en a plusieurs qui ont connexion les unes avec les autres, et qu'on ne peut se dispenser de posséder si on veut exercer l'arch.·. dans toutes ses parties ; aussi un G.·. M.·. Arch.·. doit-il connaître les sciences suivantes :

1° L'arithmétique ; 2° la géométrie; 3° la trigonométrie ; 4° l'optique ; 5° la catoptrique ; 6° la dioptrique; 7° le dessin ; 8° la perspective ; 9° la mécanique ; 10° la tactique ; 11° l'hydraulique ; 12° la géographie ; 13° la chronologie, 14° la coupe des pierres ; 15° celle des bois ; 16° les mesures; 17° la physique; 18° la musique ; 19° l'architecture.

D.·. Combien y a-t-il d'ordres d'architecture ?

R.·. Cinq.

D.·. Quels sont-ils ?

R.·. Le toscan, le dorique, l'ionique, le corinthien et le composite.

D.·. Quelle différence y a-t-il entre ces ordres?

R.·. Le toscan et le dorique sont les plus élevés et les plus rares; le corinthien et le composite sont ceux où il y a plus de goût, et l'ionique est le plus simple.

CLOTURE.

Le G.·. M.·. Arch.·. dit :

D.·. F.·. 1er Surv.·., donnez-moi le signe de G.·. M.·. Arch.·.

R.·. Il le donne en traçant un plan dans la main.

Alors le G.·. M.·. Arch.·. ouvre son étui de m.·. et dit : « Laissez-nous travailler. »

Le G.·. M.·. Arch.·. range ensuite tous ses instruments sur une petite table ; il met la main gauche sur le compas de proportion, et se penchant sur la main droite, il dit :

D.·. Reconnaissez-vous cet ouvrage?

R.·. J'en connais d'autres.

D.·. F.·. 1er Surv.·., donnez-moi l'attouchement.

Il va trouver le G.·. M.·. Arch.·. et le lui donne.

D.·. Donnez-moi la parole.

R.·. *Ja.*

D.·. Allez encore.

R.·. *Bu.*

D.·. Finissez.

R.·. *Cim.*

Alors le G.·. M.·. fait un triangle avec le compas et dit :

« Mes F.·., nous avons fini. »

Tous les FF.·. remettent alors leurs instruments dans l'étui et disent :

« Nous avons fini. »

Alors le G.·. M.·. Arch.·. frappe un et deux coups.

Les Surv.·. répètent.

La L.·. est fermée.

PIOT.

MAXIMES ET PENSÉES.

.·. Par un sentiment d'équité bien naturel, lorsque nous voulons juger les autres, faisons un retour sur nous-mêmes ; plus nous avons besoin d'indulgence, plus il est de notre intérêt d'étendre sur les faiblesses de nos semblables le voile bienfaisant qui doit en dérober la connaissance à la malignité.

.·. Réjouis-toi dans la justice, courrouce-toi contre l'iniquité, souffre sans te plaindre.

.·. Ne juge pas légèrement les actions des hommes ; loue peu et blâme encore moins : c'est au Sublime Architecte des mondes, qui sonde les cœurs, à apprécier son ouvrage.

.·. Lis et profite, vois et imite, réfléchis et travaille, rapporte tout à l'utilité de tes FF.·. ; c'est travailler pour toi-même.

IDÉE GÉNÉRALE SUR LA FRANC-MAÇONNERIE.

La Maçonnerie doit être progressive; elle doit s'inspirer des découvertes de la science et de la philosophie. Je ne suis pas de ces hommes moroses qui s'en vont, prophètes de malheur, prêchant partout que l'humanité se dégrade de plus en plus, que le monde est en décadence et tend incessamment à sa ruine. Je ne crois ni à la sainteté de l'état de nature, ni aux merveilleuses voluptés de l'âge d'or. Je crois, au contraire, que s'il a jamais été dans les destinées du monde d'avoir un âge d'or, une époque de béatitude physique et morale, ce n'est point au fond du passé qu'il faut chercher cet heureux âge, mais aux dernières extrémités de l'avenir. Je crois que, loin de se dégrader, l'humanité se retrempe et se moralise; en un mot, je crois au progrès...

Le progrès! telle est la loi des hommes, des peuples, des sociétés; tel est le principe des destinées humaines! Remontez par la pensée le cours des siècles qui nous ont précédés, remuez les débris de ces siècles comme des fanaux pour éclairer les étapes du temps. Tels je placerai donc les Brama, les Confucius, etc., qui eurent le bonheur de conserver leur pureté primitive et les premières traditions. Ces grands hommes classèrent donc la science du bien, que j'appellerai Maçonnerie (car ce mot est une allégorie qui veut dire construire, édifier par la justice, par la raison); ces hommes, dis-je, classèrent la Maçonnerie en sept deg.·., selon la marche progressive de l'esprit humain : 1° l'agriculture; 2° l'industrie; 3° la mécanique; puis les arts, les sciences, la philosophie, et enfin la théogonie, dernier deg.·. de l'initiation, et qui était la fin de toute science.

Essayons maintenant de trouver les causes de ce classement qui a dû être, chez ces hommes presque divins, basé sur une profonde sagesse, car toute raison logique a pour base une cause absolue.

L'homme n'étant qu'une intelligence organisée, c'est à dire soumise par sa nature complexe à des besoins de deux sortes, sa première nature, que j'appellerai âme, aspire continuellement vers la nourriture spirituelle; l'autre, plus grossière, soumise à toutes les infirmités d'une existence limitée, dirige toute sa puissance à satisfaire ses appétits matériels.

Les premiers besoins de l'homme le forcèrent donc à diriger toutes ses facultés vers l'agriculture; ce premier pas fait, sa faim apaisée, il tourna son activité vers l'industrie, qui lui donna l'abri et le vêtement; puis, satisfait et tranquille sur les premiers besoins de la vie, la faiblesse de ses membres a dû nécessairement replier sa nature sur elle-même; il eut recours à sa seconde faculté, l'intelligence, pour créer une force en dehors de lui, et il trouva la mécanique. Le premier homme à qui l'on attribue cette découverte se nommait Tubal-Caïn; et voyez, mes FF.·., combien cette période de l'histoire humaine a dû être malheureuse, car ce nom, en chaldéen, veut dire époque ou âge de douleur (Tauppel-Caïen). Voilà donc, mes FF.·., la première étape que fit l'intelligence humaine dans l'origine des temps. Aussi les sages de Memphis exigèrent-ils de leurs néophytes les connaissances de ces trois éléments de la science humaine avant de leur accorder l'initiation complète, et c'est là l'origine des trois voyages symboliques que tout Maçon subit avant d'arriver à l'Orient.

Mais poursuivons ; déjà nous avons trouvé les causes des trois premiers deg.·. de l'initiation.

Longtemps ces trois deg.·. de l'initiation ont dû suffire aux premiers Maç.·. Combien de siècles écoulés dans cette première période de l'intelligence humaine ? Qui pourrait le dire, quels monuments nous sont restés de ces temps primitifs ? Puisque la plus ancienne des pyramides compte au plus 4,000 ans, elle doit donc être classée parmi les monuments de la moyenne époque ou de la deuxième période, où naquirent les arts, les sciences et la philosophie, qui furent enseignés dans les temples d'Héliopolis, de Memphis et d'Éleusis par les conservateurs des traditions divines et éternelles, et qui constituèrent trois autres deg.·. Ici, je suis forcé à des réticences ; mais les illustres FF.·. qui m'entourent comprendront cette ingénieuse allégorie de la déesse Isis tenant son fils Osiris sur ses genoux, trois feux sur trois autels brûlant devant elle.

J'arrive donc à vous parler du septième et dernier deg.·. Lorsque l'initié était arrivé à la fin de ses épreuves et dégagé des liens terrestres ; que, mort aux vices, il était arrivé à la pureté primitive, on le revêtait d'une tunique blanche, il tenait dans sa main une branche de palmier, son front était ceint d'une bandelette bleue azur ; on lui faisait monter les sept marches du sanctuaire où se tenait le g.·. hiériophante assis sur un trône resplendissant de lumière. Son visage était voilé ; sur son front brillait un œil fait avec un diamant d'une pureté éblouissante ; il avait sur sa poitrine un triangle lumineux composé de sept pierres précieuses de couleurs différentes ; au centre brillait un *jod*. Le g.·. hiérophante soulevait un coin de son voile et prononçait trois mots que je suis obligé de vous taire : au même instant, l'éclair brille, la foudre gronde, la terre tremble sous les pieds de l'initié. Mais lui, noble nature, il reste impassible et tranquille au milieu des dangers qui le menacent. Aussi distingue-t-il au milieu du chaos des voix cachées, et une qui lui dit : « O toi, mortel, dont les lèvres avides aspirent à sucer les mamelles de la vérité, apprends donc qu'il n'existe qu'un seul architecte de ce temple immense qu'on nomme Univers. *S'Chadaï* est son nom ; il a tout créé, le bien et le mal. Sa loi le veut ainsi, car de ce mélange hétérogène découlent toutes les harmonies que ton esprit embrasse. Marche avec fermeté dans la route que la sagesse t'a tracée ; quoique l'épine se mêle et s'attache au laurier, ne murmure point, console-toi et espère... » A ces mots, le g.·. hiérophante lui impose les mains, le bénit, et lui dit ces dernières paroles : « Va répandre sur la terre parmi les enfants des hommes les vérités sublimes que tu viens d'apprendre ; mais surtout ne choisis et n'accorde cette faveur qu'à ceux qui s'en rendront dignes... N'écris pas sur la neige. » Voilà, mes ch.·. FF.·., selon moi, l'origine et le but de la Franc-M.·., et quoiqu'elle ait subi depuis son origine des phases diverses, son but fut et sera toujours le même. Au temps de Zerdust ou Zoroastre, les Maç.·. avaient pour symbole le feu (purificateur de la matière) ; on en trouve la preuve dans le *Sader*, livre sublime de sagesse et de morale. Un autre auteur que j'ai déjà cité, Sanchoniathon, nous donna la théogonie de son temps ; il rapporte que le chaos, l'esprit ou souffle, tira de son principe la lumière, que le vent Caulp et sa femme Baü engendrèrent Éon ; qu'Éon engendra Genogu. Cranos était le père de Thaut I[er], législateur de l'Egypte, qui remplaça les hiéroglyphes par un langage métaphorique, mais clair, et qu'employa le législateur des Hébreux, qui nous transmit à son tour l'his-

toire de la perte de la pureté primitive, dont le jardin d'Éden est une image sublime.

Il en fut ainsi de chaque législateur, ou, pour mieux dire, de tous les initiés qui vinrent de tous les pays du monde pour recevoir la lumière éclatante dans les temples de l'Égypte, et notamment à Memphis, et qui adaptèrent ensuite les vérités qu'ils venaient d'acquérir aux mœurs et usages des peuples auxquels ils étaient destinés. De là la diversité des rits, tels que le druidisme dans les Gaules, le culte de Zeus chez les Grecs, et enfin de Jupiter chez les Romains. Nous voyons donc clairement que les Maçons qui font remonter leurs légendes aux temps modernes, tels que les Templiers, etc., sont dans une erreur profonde.

La Maçonnerie n'a d'autre but que celui de rendre les hommes parfaits par les vertus, les sciences et les arts; elle enseigne la sagesse, qui perfectionne la nature humaine, et par ses mystères et ses emblèmes elle exige que le Maçon exerce son esprit par le travail intellectuel. Lorsque Moïse, initié aux mystères de Memphis, créa sa constitution, il se servit d'une langue toute métaphorique. La voix qui sort du buisson ardent n'est qu'une figure symbolique : elle exprime le feu de son intelligence, la voix de sa conscience qui lui ordonne d'aller trouver Pharaon et lui dire qu'il est injuste, inhumain, de tenir en esclavage des hommes ses frères. Et c'est ainsi que je m'explique le premier chapitre de son livre le *Jardin d Éden*, l'homme et la femme vivant dans l'innocence, et chassés de ce lieu par leur transgression aux commandements de l'Éternel ; ce qui ne peut être que l'obéissance que l'homme doit aux lois de la nature, de la justice, de l'humanité; que, lorsqu'il les oublie, il se rend malheureux, infirme, ignorant, il détruit toute société et renverse les lois que le Sublime Architecte des mondes a imprimées à sa création. La Maçonnerie a donc pris naissance au milieu des souffrances engendrées par l'ignorance, créée par des hommes bons et intelligents qui construisirent un édifice pour éviter le mal et faire tout le bien possible à l'humanité. M. DE N.

LE RIT DE SWEDENBORG.

Le rit de Swedenborg, ou illuminés de Stockolm, est une maçonnerie théosophique. Cette école de croyants a prétendu pouvoir s'élever jusqu'aux mondes supérieurs par l'extase (magnétisme).

On donne, dans le dernier degré de ce rit, que l'on peut appeler le dernier de la Maçonnerie primitive, une explication développée des rapports de l'homme avec la Divinité, par la médiation des corps célestes.

« Cette science occulte, qualifiée par les anciens prêtres de *feu régénérateur*, est celle à laquelle on donne de nos jours le nom de magnétisme animal, science qui fut pendant plus de trente siècles l'apanage des hiérophantes... »

Le F.·. Henri Delage s'exprime ainsi dans son livre remarquable :

« La connaissance de ce fluide magnétique est le plus précieux bienfait de la Providence; elle est la clé mystérieuse qui ouvre à l'intelligence éblouie le monde de la vérité et de la lumière, et joint le fini à l'infini; c'est la chaîne d'or si souvent chantée par les poètes ; la base de la philosophie cachée que Démocrite, Pythagore, Pla-

ton et Apollonius ont été demander aux hiérophantes de l'Égypte, aux gymnosophistes de l'Inde; invisible aux yeux des sens, il faut, pour l'étudier, la vue de l'âme, partage du somnambule ou de l'extatique. Autrefois, on entendait la vérité de la bouche d'un prêtre initiateur; aujourd'hui, on la voit par les yeux d'une somnambule. Il existe un fluide magnétique très subtil, lien, chez l'homme, entre l'âme et le corps, sans siége particulier; il circule dans tous les nerfs, particulièrement dans le grand sympathique ; il est l'esprit de vie. Sa couleur est celle du feu ou de l'étincelle électrique : de là lui vient le nom de feu vivant dans les ouvrages des mages de la Perse, et d'astre intime dans ceux des alchimistes et astrologues du moyen-âge. Une de ses principales vertus est la puissance régénératrice ; aussi les livres sacrés lui donnent-ils le nom de *feu régénérateur.* Ame du monde, esprit universel répandu dans toute la nature, il est l'essence et l'esprit vital de tous les corps qu'il anime, de tous les genres dans lesquels il s'incarne, et est profondément modifié par tous les milieux qu'il traverse. »

PIOT.

LE BUT DE LA MAÇONNERIE.

Il y a environ un milliard d'hommes sur la terre, que fait ce milliard d'hommes? à quoi pense-t-il? quel est son sort, son état de lumière ou d'ignorance, de bonheur et de malheur ?

Les uns sont juifs, on en compte 9 millions ;

Les autres sont chrétiens, on en compte 170 millions;

Les autres mahométans, on en compte 155 millions;

Une quatrième portion, qui n'est composée ni de mahométans, ni de chrétiens, mais qui comprend les Chinois, les Indiens, les habitants du Nouveau-Monde, etc., se monte à 666 millions, total un milliard.

Ainsi, 845 millions d'hommes ne sont pas mahométans, et sont cependant des hommes;

830 millions ne sont pas chrétiens, et n'en sont pas moins des hommes; 991 millions ne sont pas juifs, et sont encore des hommes; enfin, 666 millions ne sont ni juifs, ni chrétiens, ni mahométans, et sont toujours des hommes.

Voilà donc un milliard d'hommes séparés, divisés par leur croyance! Les chrétiens, les juifs, les mahométans se méprisent, se haïssent, et se font la guerre depuis qu'ils existent; tous se sont exterminés au nom du ciel.

Les 666 autres millions se tolèrent davantage; mais, sous le rapport religieux, ils sont méprisés par les trois premières croyances, qu'ils méprisent à leur tour : ainsi, voilà tous les habitants du globe qui vivent dans un état de trouble et de mésintelligence religieux bien opposé sans doute aux vœux du bon sens, de la nature et du Créateur de l'univers.

Dieu ne les a pas tirés du néant pour se déchirer, pour s'entr'égorger, non.

Il leur a donné la raison pour s'éclairer, un cœur pour s'aimer; sans quoi il y aurait contradiction, folie et cruauté dans la création.

Mais l'humanité accomplit la grande révolution autour de l'axe brillant de la vérité, et lorsque l'idée sera dépouillée du symbole et se montrera à l'intelligence, parée de sa splendide nudité, que le flambeau de la Maçonnerie aura éclairé le

monde, et que sa doctrine sera devenue la religion de tous les peuples, alors sera réalisé l'idéal sublime renfermé mystérieusement dans ses symboles.

F. PIOT.

DU CHEV.·. ROSE-CROIX.

Il existait à Padoue, à la fin du treizième siècle, le rit des Chev.·. Rose-Croix alchimistes. Le savant Carburi, Grec de nation, fut un des derniers sages de cette institution respectable, qui n'était qu'une branche de l'arbre maçonnique, et ne s'est fait remarquer que par de savantes discussions. Décomposer les métaux, chercher la pierre philosophale, vouloir même trouver le remède ou pour mieux dire la panacée universelle, tels étaient les travaux auxquels se livraient ces chevaliers, dont la doctrine était de rendre hommage à la Divinité, comme le faisaient les anciens sages; ils se proposaient de retrouver la parole perdue par le moyen des oracles, c'est-à-dire du magnétisme.

La croix mystique des Izeds se rattache mystérieusement au culte maçonnique; elle faisait partie du symbolisme de leur art, dont la connaissance formait une partie de l'enseignement secret des chapitres. Cette croix renferme tous les nombres sacrés; elle est la base de la géométrie.

M. DE N.

DES SIGNES MAÇONNIQUES.

Les signes maçonniques nous viennent de la plus haute antiquité; nous avons vu des *Abraxas*, avec le Père éternel, ou l'emblème du Sublime Architecte des mondes, ayant les bras croisés, dans le signe du Bon Pasteur. Les hiérophantes d'Héliopolis sortaient toujours de chez eux en portant la main comme les maçons modernes quand ils se mettent à l'ordre.

M. DE N.

LA CROIX PHILOSOPHIQUE.

La Croix représente dans son ensemble l'arbre de la science.

Le culte de la Croix était établi dans l'île de Cozumel et sur les côtes de l'Yucatan Mexique), près de quatre cents ans avant Jésus-Christ. Ce signe était révéré comme la divinité de la pluie, allégorie de la fécondité.

Quetzalcoatl, législateur des Indiens, était représenté avec une robe couverte de croix. Il n'est pas moins curieux de retrouver, dans cet ancien culte, des traditions sur la mère du genre humain, déchue de son état primitif.

Voici comment s'expriment les Vedas, livres sacrés des Hindous, sur la création du monde :

« Au commencement il fut un Dieu unique, existant par lui-même; après avoir passé une éternité, absorbé dans la contemplation de son être, il voulut manifester ses perfections hors de lui-même, et créer la matière du monde; les quatre élé-

ments étant produits, mais encore confus, il souffla sur les eaux qui s'enflèrent comme une bulle immense de la forme d'un œuf, laquelle, en se développant, devint la voûte et l'orbe du ciel qui enceint le monde; ayant fait la terre et les corps des êtres, ce Dieu, essence du mouvement, leur départit, pour les animer, une portion de son être; à ce titre, l'âme de tout ce qui respire étant une fraction de l'âme universelle, aucune ne périt, mais elle change seulement de moule et de forme en passant successivement en des corps divers; de toutes les formes, celle qui plaît le plus à l'être divin est celle de l'homme, comme approchant le plus de ses perfections; quand un homme, par un dégagement absolu des sens, s'absorbe dans la contemplation de lui-même, il parvient à découvrir la divinité, et il la devient en effet; parmi les incarnations de cette espèce que Dieu a déjà revêtues, l'une des plus saintes et des plus solennelles fut celle dans laquelle il parut, il y a vingt-huit siècles, dans le Kachemire, sous le nom de Boudha, pour enseigner la doctrine de l'anéantissement, du renoncement à soi-même. » Et le livre, retraçant ensuite l'histoire de Boudha, continue en disant : « qu'il était né du côté droit d'une vierge de sang royal, qui n'avait pas cessé d'être vierge en devenant mère; que le roi du pays, inquiet de sa naissance, voulait le faire périr, et qu'il fit massacrer tous les mâles nés à son époque; que, sauvé par des pâtres, Boudha vécut inconnu dans le désert jusqu'à l'âge de trente ans, où il commença sa mission d'éclairer les hommes et de les délivrer des démons; qu'il fit une foule de miracles les plus étonnants; qu'il vécut dans le jeûne et dans les pénitences les plus rudes, et qu'il laissa en mourant un livre à ses disciples où était contenue sa doctrine, doctrine qui se résume en ce qui suit :

» Celui qui abandonne son père et sa mère pour me suivre, dit Boudha, devient un parfait samanéen (homme céleste).

» Celui qui pratique mes préceptes jusqu'au quatrième degré de perfection acquiert la faculté de voler en l'air, de faire mouvoir le ciel et la terre, et de prolonger ou de diminuer la vie (de ressusciter),

» Le samanéen rejette les richesses, n'use que du plus strict nécessaire; il mortifie son corps, ses passions sont muettes; il ne désire rien; il médite sans cesse ma doctrine; il souffre patiemment les injures; il n'a point de haine contre son prochain.

» Le ciel et la terre périront, dit Boudha; méprisez donc votre corps, composé de quatre éléments périssables, et ne songez qu'à votre âme immortelle.

» N'écoutez pas la chair : les passions produisent la crainte et le chagrin; étouffez les passions, vous détruisez la crainte et le chagrin. »

Voilà ce que nous trouvons dans les Vedas sacrés des Hindous, qui remontent à plus de trente siècles au-delà de notre ère.

Passons maintenant à la description de la Croix.

Pour faire la Croix philosophique, on commence par tracer un cercle de trois cent soixante degrés, dans lequel on dessine une croix composée de douze équerres égales, qui représentent les douze signes du Zodiaque, ou les douze mois de l'année solaire; une moitié en montant depuis janvier jusqu'à la fin de juin, indique la progression des jours; et l'autre, moitié depuis juillet jusqu'à la fin de décembre, la déclinaison du soleil.

Cette Croix marque essentiellement la ligne du méridien, du midi au nord, et nous indique en même temps la forte chaleur de l'été en opposition aux glaces de l'hiver. Une ligne horizontale traverse le monde entier, de l'orient à l'occident, et nous dé-

montre l'égalité des jours et des nuits dans la zône qu'elle divise; cette ligne se nomme l'équateur.

En parcourant des yeux de l'imagination les quatre parties du globle, nous découvrirons, dans cette Croix, le principe de la vie, qui est l'air; du côté de l'orient, le commencement de la végétation, ou le printemps, qui nous annonce le réveil de la nature; l'enfance doit être placée de ce côté-là, puisque l'homme se trouve au printemps de sa vie comme l'horizon du matin nous indique que le jour se montre dans cette partie du monde, et que le soleil à son lever enrichit l'orient de ses rayons bienfaisants.

Élevons nos regards vers le haut de cette Croix, et nous y découvrirons le feu, qui est l'âme de la vie, selon plusieurs philosophes; ils symbolisaient par cet élément le créateur de l'univers : l'été, par sa forte chaleur, caractérise la deuxième partie de l'année. L'homme, dans l'âge adulte, se fait remarquer par les désirs de la reproduction de son espèce et par la force de ses facultés physiques. Le midi se trouve naturellement dans cette partie de la Croix, puisque le soleil est à son plus haut point qui marque le méridien.

Si nous portons nos regards vers l'occident, nous trouverons que cette partie du monde contient plus d'humidité atmosphérique. L'automne, qui est la troisième saison de l'année, nous démontre que toutes les productions de la terre sont arrivées à leur maturité. L'homme, dans cette division de la Croix, se trouve aussi placé à son déclin, que nous nommons la vieillesse, troisième période de la vie, celle dans laquelle il doit vivre heureux s'il a su mettre à profit les années précédentes par son travail et son économie. Cette division de la Croix nous indique aussi que le soleil descend sous l'horizon du soir dans la partie occidentale; c'est le moment où l'homme se prépare au repos.

Au nord, se trouve indiquée la terre comme étant la portion la plus matérielle et par conséquent la plus pesante; c'est aussi la raison pour laquelle nous l'avons placée en bas de la Croix. L'hiver, où tout est glacé à cause de l'éloignement du soleil, procure la quatrième saison de l'année, où toute la nature semble être dans une inertie complète. La portion de globe du côté du nord se trouve aussi bien moins peuplée que les autres parties de la terre, parce qu'elle est dans un hiver presque continuel. Dans cet endroit de la Croix se trouve indiquée la mort, que chaque créature est obligée de subir. L'homme, ainsi que les animaux, rentrent dans le grand tout de la matière, se décomposent pour se reproduire sous d'autres formes (véritablement métempsycose) et s'anéantissent tour à tour, selon l'ordre de la divinité et de la nature.

On trouve dans le bas de la Croix l'instant du sommeil ou la nuit qui fait la quatrième partie du jour composé de vingt-quatre heures.

Les quatre lettres du mot des Chevaliers Rose-Croix. I. N. R. I., n'ont pas toujours été prises pour l'emblème de Jésus-Christ : ces quatre lettres mystérieuses étaient connues, longtemps avant sa naissance, par les anciens philosophes païens qui avaient arraché ses grands secrets à la nature. En pénétrant jusqu'au sanctuaire, ils avaient appris qu'elle se renouvelait à son propre foyer (le travail de son organisation dépendant continuellement du grand Jehovah, âme et matière universelle). Telle a été dans tous les temps la doctrine des Maçons, toujours en adoration et en contemplation devant les merveilles du Grand Architecte de l'univers. Telle est à peu près celle des Ma-

çons actuels, qui ont toujours l'avantage inappréciable d'être éclairés des lumières de la loi nouvelle.

Au centre de la Croix se trouve l'étoile flamboyante (mystérieuse de l'ordre d'orient), avec un Delta au milieu, lequel porte dans son centre le caractère simple, mais grand, de *Unus Deus* : les pointes signifient l'univers qui est soumis à des règles invariables. Ces lois sont indiquées par les douze équerres qui portent les noms des mois dont est composée l'année solaire.

Au dehors de cette Croix il en est une autre qui annonce le mois lunaire, de 28 jours, 2 heures, 17 minutes, 36 secondes, que les Mahométans suivent encore ; leur année se trouve donc composée de 13 mois lunaires. Ces mois donnent la même quantité de jours que ceux de l'année solaire, qui est de 365 jours 48 minutes 48 secondes. Cette croix lunaire se nomme croix à marteau, et porte pour l'année le nombre 13. Faisant suivre à ce nombre celui de 12 sur la même ligne de 13, on trouve 1312, époque fatale de la grande persécution.

En même temps, ce nombre 1312 indique l'âge des trois grades symboliques : Deux et un égalent 3, grade d'Apprenti ; trois et deux égalent 5, grade de Compagnon ; trois, deux et deux égalent 7, grade de Maître.

Les mots de tous les degrés Maçonniques, jusqu'à celui de Rose-Croix, se trouvent également renfermés dans la Croix philosophique.

Exemple premier : le mot de passe d'App.·. se trouve dans une croix, *Tubal*, et dans les quatre angles, *Caïn*, qui signifient *possession mondaine*. Nos ancêtres avaient effectivement beaucoup de possessions et de richesses.

La croix qui suit immédiatement après porte dans ses cinq parties le mot sacré, nom de la colonne d'airain qui se trouve à l'occident du temple de Salomon; elle annonce que « notre force est en Dieu. »

La croix de Compagnon se compose de six parties qui, réunies, donnent le cube, et séparées, forment la croix latine (croix allongée). Les quatre extrémités contiennent le mot sacré de Compagnon, et signifient « persévérance dans le bien ; » au milieu se trouve le mot de passe, qui désigne la propagation des enfants de l'Ordre, « nombreux comme les épis de blé. »

Une pareille croix contient le grade de Maître ; les huit angles forment le mot sacré, que, depuis, l'on a cru devoir appliquer à la fin tragique d'un de nos chefs (M.·. B.·. N.·., la chair quitte les os). Le mot de passe, au centre de la croix, fait allusion à l'histoire de ceux des Chevaliers qui échappèrent à la persécution.

L'allégorie cachée montre les habitants du mont Gibel, façonnant les cèdres du Liban pour la construction du temple de Jérusalem. Nos chevaliers doivent façonner, à leur exemple, des disciples qui puissent les aider un jour au grand travail de l'entière restauration.

La cinquième croix contient le grade d'Élu. Le cercle qui entoure la croix se divise en sept parties égales, et marque le mot de passe, « meurtrier du père ; » allusion à la puissance qui régnait alors, et qui jura la perte de l'ordre et de son Chef. L'intérieur de la croix porte le mot *vengeance*. Aux quatre coins de la croix à marteau se trouvent quatre croix qui contiennent le grade écossais, du régime du rit français. Celle qui est à gauche, donne le mot de passe, qui signifie *à Dieu grâce* de notre existence morale : elle donne aussi le mot qui signifie *alliance*, et celui de la *promesse* d'union inviolable que se firent les membres des deux Ordres ; alliance rompue par

les Maçons d'Édimbourg en 1322, époque à laquelle ils fondèrent une nouvelle maçonnerie presque étrangère à celle de Memphis, et entièrement opposée (pour les grades capitulaires) à la Grande Institution ou Ordre d'Orient, qui, peu de temps auparavant, avait daigné les admettre au nombre de ses enfants.

Cette Maçonnerie est connue sous le nom d'Ordre ou rite d'Hérédom, de Kilwinning ou d'Écosse.

Depuis quelques années, il s'est élevé plusieurs schismes dans cette association. Ils ont été accueillis dans des LL.·. amies des nouveautés, des changements, etc., telles que les sociétés se disant « Loges mères-filles, etc., Écossaises, d'Amérique, de Marseille, d'Avignon, de France, etc., » qui, n'ayant point d'instruction positive sur la Maçonnerie d'Écosse, encore moins sur la vraie Maçonnerie d'Orient, existent sans aucune base solide et sans institution légale, et forment un mélange monstrueux de parties hétérogènes, comme d'Écossisme, de Gallicisme et de Kadoschisme ou autre soi-disant Chevalerie, qu'elles prétendent tenir des rites d'Orient, de France et d'Écosse (ce qui n'a jamais été et ne peut jamais être pour ce qui concerne les rites d'Orient et d'Écosse).

La troisième croix à droite, en bas, indique le mot « perfection » que l'on mit dans les allégories maçonniques, pour cacher au vulgaire la restauration du Temple de Jérusalem. Ces trois croix donnent le mot de l'attouchement du grade écossais, du régime de France.

Sur la quatrième croix, à gauche, sont gravés les trois mots qui forment la parole sacrée de ce grade. Ils signifient « œuvres de miséricorde, » que nos anciens Chevaliers mettaient en pratique, puisqu'ils étaient hospitaliers, allaient au-devant des voyageurs, et protégeaient les malheureux.

Le sixième grade se trouve dans la croix, à gauche, avec deux épées en sautoir ; les mots sacrés J..., qui signifie « louange, » et B.·. qui signifie « fils de la dextre, » ou « fils légitime. »

L'attouchement de ce grade est le symbole des travaux physiques et moraux auxquels on doit se livrer pour arriver à la maison du Seigneur.

La croix allongée qui suit contient dans son pourtour une partie du mot de passe. L'autre partie est dans l'intérieur de la croix : tout cela réuni signifie « ils passeront les eaux, » c'est-à dire qu'après avoir triomphé de la persécution, les Chevaliers iront par-delà les mers se joindre à leurs FF.·. de l'Orient, pour chanter avec eux, dans le temple de Sion, les louanges du Dieu protecteur de la Maçonnerie.

La dernière croix renfermée dans un cercle donne, par le nombre sept, le mot de passe des Chevaliers Rose-Croix ; il signifie « Dieu est avec nous. »

Paix à vous, *pax vobis*, est dernière parole du grade. Elle indique l'union qui doit régner entre les Maçons, s'ils veulent parvenir à l'achèvement du Grand-Œuvre, et obtenir ainsi la Paix éternelle.

M. DE N.

CAUSE PREMIÈRE.

La cause première est souverainement intelligente et puissante, attributs nécessaires pour qu'on puisse lui donner le nom de *Dieu*.

Il est évident que la cause première est toute puissante, puisqu'elle a tout produit; quant à sa suprême intelligence, nous allons l'établir sur un principe d'analogie qui, s'il ne donne pas une certitude mathématique, jouit au moins d'une probabilité équivalente à la certitude.

Tout végétal naît, croît, se nourrit, décroît, et meurt; cela suppose dans les molécules de la semence une conformation propre à produire ces divers effets, et en produit d'autres semblables par un mécanisme propre à opérer cette reproduction.

L'animal a un double mécanisme; il renferme un être pensant et un corps qui lui est uni de manière qu'ils agissent l'un sur l'autre, et qu'il ne résulte des deux qu'un seul.

Enfin, l'homme est doué d'un mécanisme bien plus parfait que celui des autres animaux; ceux-ci naissent vêtus et armés, l'homme vient au monde nu et sans armes; ainsi, il est donc privé en naissant des moyens que la nature fournit aux brutes pour se défendre des injures de l'air et des attaques de leurs ennemis; mais elle l'a doué d'une faculté particulière, de la raison, au moyen de laquelle il sait se procurer des vêtements et des armes si puissantes, qu'il parvient à soumettre à son empire les animaux les plus robustes et les plus subtils; par conséquent, c'est l'homme qui, sur ce globe, nous offre le mécanisme le plus parfait; celui du végétal est purement physique, celui de la brute est physique, et celui de l'homme est intellectuel et moral.

Mais quelle idée nous ferons-nous de l'intelligence divine? Nous ne devons y faire entrer que ce que l'analogie exige; c'est la faculté de connaître, *Dieu savait ce qu'il faisait, et pourquoi il le faisait.* Quant à la manière dont il connaît, l'analogie n'en dit rien, car il suffit que l'auteur d'une machine connaisse ce qu'il veut faire et puisse l'exécuter pour que l'effet ait lieu, et la manière dont il connaît ou dont il agit n'y fait rien.

L'univers n'est, à proprement parler, qu'une machine; les lois du mouvement sont les mêmes dans toute la nature, les grandes masses et les plus petits atômes y sont également soumis; on voit que tout a été formé d'un seul jet, et n'a eu pour principe qu'un seul dessein, qu'une seule volonté, et l'on doit conclure de là que l'univers n'a eu qu'un être pour constructeur et pour premier moteur. Ainsi, la cause première de tout consiste dans un seul être, *Dieu*, cause première de tout ce qui existe, être souverainement intelligent et puissant; il n'y en a qu'un, et il est éternel.

Telle est la pensée que doit avoir le franc-maçon touchant la cause première.

M. de N.

TEMPLE DES MYSTÈRES.

SYMBOLES DE L'ANTIQUITÉ.

Une langue et *une main*, dans un même cadre, étaient les deux objets capables de fléchir les dieux, la langue par la prière, la main par les offrandes, et les initiés y voyaient d'un seul trait les deux facultés qui placent l'homme au-dessus de tous les êtres animés, le tact et la parole.

Un serpent qui mord sa queue et qui se tue lui-même était l'emblême du méchant qui doit un jour être la victime de ses crimes.

Le serpent roulé sur lui-même en spirale et dévorant sa queue est la figure mystique de la révolution éternelle du soleil, en d'autres termes, de l'éternité.

Isis balançant sur ses genoux son fils Horus était un des hiéroglyphes les plus ingénieux et les plus vrais des Égyptiens ; ce groupe est l'image du gouvernement et du peuple. Peut-on mieux peindre, en effet, la confiance de ce dernier dans l'autorité qui le gouverne que par la sécurité avec laquelle un enfant repose sur les genoux de sa mère.

Le peuple, s'appuyant sur le sceptre de la loi, était représenté sous la figure d'un géant aveugle, marchant à l'aide d'un long bâton surmonté d'un œil ouvert.

Une pie déchiquetant une feuille de laurier était l'image de la calomnie qui persécute les sages et les savants.

Le serpent vomissant un œuf est le symbole de l'univers renfermant en lui le germe de toutes choses, développé par l'astre du jour.

La veuve nourrissant ses enfants est le symbole de la nature.

Le sphinx, figure symbolique, signifie qu'en toutes circonstances les travaux maçonniques doivent rester secrets et impénétrables pour les profanes.

La bonne foi était représentée par une figure tendant la main gauche.

Une figure demi-nue, la tête rasée à droite, était le symbole du soleil ne se découvrant jamais en entier, c'est-à-dire n'éclairant qu'une partie de l'univers à la fois ; les cheveux coupés, dont il ne reste que la racine, indiquaient que cet astre bienfaisant et d'une inépuisable vivification renaît pour nous chaque jour ; ses ailes exprimaient la rapidité de sa course ; l'urne suspendue à sa main droite rappelait qu'il est la source de tous les biens, et le bâton augural qu'il tenait dans sa main gauche était l'emblême heureux de la sollicitude avec laquelle il prévient les besoins des mortels.

Le phénix est le symbole de la mort et de la renaissance perpétuelle de la nature.

L'arbre renversé, dont les racines s'élancent vers le ciel et dont les branches se penchent sur l'abîme, représente le monde.

Une tête de mort, sur laquelle se trouve tracée une scie ayant pour manche un sablier, est le symbole du temps qui détruit tout.

Osiris était représenté par un sceptre surmonté d'un œil, dont la signification est : *Celui qui est, qui voit et qui règne*, c'est Dieu.

Isis était la sagesse (la nature), et *Osiris* (le soleil), la puissance. Tous deux, réunis en Dieu, ne faisaient qu'un avec lui. Le mot de puissance est équivalent de celui de force : voilà les deux mots sacrés des 1er et 2e degrés de l'initiation aux mystères de l'antiquité.

Le vieillard et *l'enfant* sont l'emblême de la vie et de la mort, image de la nature entière ; génies qui, dans les tableaux mithriaques, accompagnent *Mithra*, l'un jeune, tenant un flambeau élevé, l'autre vieux, tenant le sien renversé et près de s'éteindre.

La descente d'Énée aux enfers et la *métamorphose de l'âne* d'Apulée sont les symboles de l'initiation.

Demi-our-gos. Le nom de ce personnage symbolique se compose de trois mots grecs, qui signifient : *Je bâtis ciel et terre*.

Typhon, mauvais génie : orgueil, vanité, ignorance, symboles des trois meurtriers d'Hiram.

Le cercueil jeté dans la mer symbolise les orages dont la vie de l'homme est semée,

L'élévation d'un temple à la sagesse (temple maç.·.) est l'emblême d'une doctrine pure basée sur la morale, et les ouvriers de ce temple sont les disciples de cette doctrine.

Les sept vertus que l'homme doit posséder pour arriver au 7e échelon de l'échelle mystérieuse symbolisent les sept Maçons envoyés à la recherche d Hiram.

Le nombre quatre est celui par lequel les anciens peuples représentaient la nature comme nombre de corporéité; ce nombre se retrouve assez généralement dans la nature sous deux formes, dans le temps et dans l'espace. En effet, n'y a-t-il pas quatre points cardinaux, et les saisons ne se divisent-elles pas également en quatre ?

LE HASARD.

Le *hasard* est un mot vide de sens; rien ne peut exister sans cause; le monde est arrangé suivant les lois mathématiques par une intelligence.

Dans la langue sueto-gothique, *as* signifie Dieu; le pluriel était *asar;* ainsi, le hasard des Goths et des peuples du Midi était Dieu. Dans la langue étrusque, *asar* voulait aussi dire Dieu. On se souvient de la foudre qui détruisit la lettre *C* sur la statue de César : d'où l'on conclut qu'il allait devenir *Dieu*, c'est-à-dire mourir. *Asar* et *œser* se rapprochent de l'*Hésus* des Gaulois. D'après cette explication, le hasard n'est autre que la Providence, qui remplace pour nous la fatalité musulmane et le Destin, divinité aveugle et fatidique des anciens.

PIOT.

GRAND LIVRE D'OR.

Boudha-Chaucasam, réformateur et fondateur de la doctrine contenue dans le *Bahgout-Goutta*, le plus ancien livre des Indiens, qui remonte à 3100 avant J.-C. Ce réformateur est considéré comme première incarnation de l'Être suprême, et en même temps comme médiateur et expiateur des crimes de l'homme. Il vécut en 3500 avant J.-C.

Boudha-Gonagom, réformateur, divinisé comme seconde incarnation du Subl.·. Arch.·. des mondes.

Boudha-Gaspa, réformateur, divinisé comme troisième incarnation de Dieu.

Boudha-Somana-Gautama, philosophe profond, auteur du *Gondsour*, qui contient ses doctrines et ses préceptes, né l'an 606 av. J.-C. Il fut divinisé comme quatrième incarnation du Subl.·. Arch.·. des mondes.

Hom, fondateur du culte du feu.

Djemschid, fondateur du culte du soleil en 3700 avant J.-C.

Mithra, célèbre initié, réformateur du culte dégénéré de la Médie, 2550.

Zoroastre, prophète des Perses, élève des Brahmanes, contemporain de Vivengham, grand-maître des prêtres mages, répandit leur doctrine dans la Perse. Ses disciples reçurent le nom de mages; ils passèrent, en 1595, à Méroë, en Éthiopie, contrée alors puissante et éclairée.

Osiris, prêtre et guerrier, descendit des montagnes de l'Éthiopie, et civilisa l'Égypte par l'institution des mystères d'Isis.

Brahma-Odin, surnommé Isis, législateur indien, premier civilisateur. Ce grand

génie parvint à rassembler les familles errantes dans les forêts; il leur annonça un dieu suprême, immuable, éternel, et leur parla en son nom. Tout porte à croire que c'est lui qui donna naissance aux mystères de l'antiquité. Ces premiers sages furent connus sous le nom de gymnosophistes. Leurs principes n'existent plus que dans les *védas* sacrés et chez une tribu faible et dispersée dont les membres portent le nom de *Schammaners.*

Orphée, philosophe, législateur et théologien de la Thrace, initié en Égypte, régularisa les mystères d'Éleusis, et les fonda dans l'île de Samothrace.

Ménès, hiérophante et premier roi d'Égypte, fondateur de Memphis.

Hermès, prêtre, philosophe et législateur, an du monde 2076, sous le règne de Ninus. Il fut si profond dans les sciences et les arts, qu'il acquit à juste titre le surnom glorieux de *trois fois grand.*

Chéops, prêtre et roi de Memphis, fit élever la première pyramide. 1,060 talents furent dépensés pour sa construction.

Mycérinus, prêtre et roi de Memphis, après la mort de Chéops, son père, gouverna avec justice et modération. Il fit élever la troisième pyramide.

Joseph, fils de Jacob, favori de Pharaon et surintendant de sa maison, fut fait chevalier par le don d'un anneau et d'un collier d'or, et initié aux mystères d'Héliopolis. Il épousa Asenath, fille du grand-prêtre.

Triptolème, fils de Cœleus, roi d'Attique, naquit à Éleusis, et fut l'un des compagnons d'Osiris. Selon Diodore de Sicile, il porta les mystères dans la Grèce. Ils ne lui furent révélés qu'en partie, à raison de sa faiblesse; il n'avait pu supporter la seconde épreuve. D'après les lois de l'initiation, il devait rester enfermé dans les souterrains; mais les prêtres d'Isis lui firent grâce, parce qu'ils sentaient le besoin d'envoyer un législateur à la Grèce encore barbare.

Sethon, prêtre et roi de Memphis, après la mort d'Anysis, fut attaqué par les Assyriens; mais il fut délivré de ses ennemis par l'invasion dans leur camp d'une immense quantité de rats. Ces animaux y firent d'affreux dégâts et rongèrent en une nuit les cordes de leurs arcs, les bois de leurs flèches, etc., de telle sorte que le lendemain ils trouvèrent leurs armes hors de service et furent forcés de se retirer. En souvenir de cette merveilleuse délivrance, on éleva à Sethon une statue qui le représentait tenant un rat à la main.

Moïse, prêtre d'Héliopolis, législateur des Hébreux, 1649 ans avant notre ère. Il fut initié aux mystères d'Isis, en qualité de descendant des patriarches, et les établit ensuite chez les descendants d'Abraham.

Chephren, prêtre et roi à Memphis. Il fit bâtir la deuxième grande pyramide, vers 1241 avant notre ère.

Asychis, prêtre et roi initié, se rendit célèbre par les lois qu'il donna aux Égyptiens, et dont la plus remarquable fut celle qui exigeait de ceux qui empruntaient de l'argent le dépôt des ossements de leur père, comme une garantie entre les mains du créancier. Ce dépôt sacré fut toujours religieusement dégagé par les débiteurs, c'est-à-dire que les dettes furent toujours exactement acquittées tant que cette loi fut en vigueur.

Lycurgue, législateur des Lacédémoniens. Il fut initié en Égypte, en 897.

Thalès, philosophe de Phénicie, initié aux mystères d'Isis, à Memphis. Il fonda une école célèbre, en 637 avant notre ère.

Lao-tseu, réformateur profond de la doctrine mystique, la raison primordiale, en 600 avant notre ère.

Xénophane, philosophe, disciple d'Archélaüs, Grec initié aux mystères, et fondateur de l'école éléatique en Sicile, vers 621.

Épiménide, fils d'Agiasarchus, poète et philosophe de Crète, un des sages de la Grèce, contemporain de Solon, initié aux mystères en 595, mourut à Athènes, où il fut honoré.

Bias, philosophe, fils de Teutamidas, né à Priène, petite ville de Carie, l'un des sept sages de la Grèce, vécut en l'an 570 avant J.-C. Il employa constamment sa fortune à secourir les malheureux. Une action généreuse, digne de sa grande âme, lui mérita le titre de *Prince des Sages*. Des pirates ayant enlevé quelques jeunes filles, les emmenèrent à Priène, pour être vendues comme esclaves. Leur désespoir toucha Bias; il les acheta, les soigna comme un père, et saisit la première occasion pour les renvoyer à leurs familles.

Confucius, philosophe célèbre. Sa sublime morale est contenue dans le *Chou-King*. Initié aux mystères, il mourut en 551 avant notre ère.

Solon, philosophe, né à Salamine, initié, l'un des sept sages de la Grèce et l'un des hommes les plus habiles de son siècle, fut législateur d'Athènes, dont il refusa le titre de roi. Il se rendit célèbre par ses lois si sages. Ayant tout fait pour s'attirer la reconnaissance des Athéniens, il ne recueillit que leur ingratitude. Solon mourut dans l'île de Chypre, où il se retira après l'usurpation de Pisistrate, l'an 558 avant J.-C.

Antisthène, philosophe grec, initié aux mystères, fut le chef de l'école dont Diogène fit partie. Ce fut Antisthène qui, après avoir entendu Socrate, ferma son école, disant à ses élèves : « Allez vous chercher un maître; moi, j'en ai trouvé un. » Il vivait en 496.

Socrate, le plus célèbre philosophe de l'antiquité, l'un des sept sages de la Grèce, vivait en 470 avant J.-C. Il enseigna que *la véritable science est de se connaître soi-même*. Aussi savant qu'habile guerrier et vertueux citoyen, toujours dévoué à sa patrie, Socrate devait espérer une autre fin. Sa morale si pure ne trouva pas grâce devant les envieux et les hypocrites qui l'accusèrent de corrompre l'esprit de la jeunesse. Anitus et Mélitus le représentèrent comme impie. Aristophane se joignit à eux, il se vengeait du mépris de Socrate pour ses œuvres licencieuses. Le philosophe se défendit avec la noble fierté de l'innocence ; mais sa mort était résolue , il fut condamné à boire la ciguë. Sa fin fut aussi calme que sa conscience ; il vida la coupe fatale au milieu de ses amis, en leur disant adieu.

Aristarque, philosophe et astronome de Samos, initié aux mystères, fut le premier à supposer que la terre tournait sur son axe et opérait sa révolution annuelle autour du soleil. Cette opinion fut adoptée par Copernic et Galilée. Il ne reste d'Aristarque qu'un seul ouvrage, c'est un traité sur l'étendue et la distance du soleil.

JAME.

LES CHEVALIERS HOSPITALIERS.

En l'an 1118, *Hugues de Payens* établit un ordre sous la dénomination de Chev∴ Hospitaliers, qui, selon l'usage du temps et d'après leurs institutions, envoya une

foule de chevaliers à la conquête de la Terre-Sainte. Peu après cette institution, le roi *Baudouin* donna à ces chevaliers une maison dans Jérusalem, près d'une église que l'on croyait située sur l'emplacement du Temple de Salomon.

Pendant les guerres contre les Sarrasins, ces chevaliers croisés purent pénétrer dans des lieux lointains; mais, toujours environnés de périls, ils cherchèrent un appui et le trouvèrent dans les prêtres coptes, rebutés du despotisme des musulmans qui les gouvernaient par droit de conquête.

Un long temps s'écoula pendant les entreprises des croisés; les Chev.·. Hospitaliers se lièrent étroitement avec les prêtres coptes, et par là ils purent être admis aux doctrines et aux mystères des Enfans de la Veuve et au dogme du Sublime Architecte des mondes, rétablis par *Hesman.*

Ils admettaient pour dogme un Dieu créateur des deux principes : Lumière et Ténèbres, comme les anciens prêtres égyptiens.

Les Chevaliers Hospitaliers, admis et initiés aux mystères de l'antiquité, de retour chez eux, les communiquèrent à ceux d'Europe, qui, convaincus à leur tour de la vérité de ces doctrines et de la sainteté de ces institutions, s'y vouèrent entièrement.

Ce fut en reconnaissance d'avoir été admis aux travaux du Temple mystique que les Chevaliers Hospitaliers demandèrent au pape Eugène II la confirmation des priviléges de l'ordre, et de plus d'être investis particulièrement et spécialement du titre de Chevaliers du Temple.

Le pape Eugène, croyant que cette dénomination avait rapport au temple de Jérusalem et du Christ, accorda cette demande. Dans la suite, on les a toujours reconnus sous la dénomination de Chevaliers Templiers ou Chev.·. *Kadosch* (saint purifié).

Dans les instructions des Chev.·. d'Orient, où l'on célèbre l'institution des Chev.·. Templiers, il est dit : « Quatre-vingt-un Maçons (Enfants de la Veuve), sous la conduite » de Garimont, patriarche de Jérusalem, passèrent en Europe en 1150, se rendant » près l'évêque d'Upsal, qui les accueillit très amicalement. Il fut initié aux mystères » et on lui confia le dépôt sacré de ces doctrines, rits et mystères. L'évêque d'Upsal » eut soin de les renfermer dans le souterrain de la tour des Quatre-Couronnes, qui » alors était le local du trésor de la maison du roi de Suède; neuf de ces Maçons, au » nombre desquels se trouvait *Hugues de Payens,* établirent l'ordre des Templiers, qui, » dans la suite, reçurent de cet évêque le dépôt à lui confié. C'est par ce fait que les » Templiers, dans la suite, devinrent les conservateurs et les dépositaires des mystères, » rits et cérémonies apportés d'Orient par les Maçons et les lévites de la vraie Lu- » mière. »

Les Chev.·. Templiers, dévoués entièrement aux sciences et aux dogmes apportés de la Thébaïde, voulurent, par une commémoration, fêter dans la suite des temps cet événement. Les Écossais servirent de modèles en établissant les trois grades de Saint-André d'Écosse, et en les adaptant à la légende allégorique qu'on lit dans les instructions qui y sont relatives :

« Des Chev.·. Templiers écossais s'occupaient à remuer un terrain dans Jérusalem » pour bâtir un temple précisément sur l'emplacement de l'ancien temple de Salo- » mon, et où jadis était la partie appelée *Sancta Sanctorum;* pendant leur travail, ils » découvrent trois pierres qui étaient les pierres fondamentales du temple même de » Salomon. Leur forme monumentale attire leur attention; elle redouble lorsqu'ils y

» voient, dans des espaces elliptiques, tracés sur la dernière, le nom de *Jehovah*, qui » était aussi le type des mystères des Templiers, la parole sacrée perdue par l'assassi- » nat du *grand architecte*, et que, selon la légende (des premiers grades) Hiram avait » fait graver sur la pierre fondamentale du temple de Salomon. Les Chevaliers écos- » sais, après cette découverte, rapportèrent chez eux ce monument précieux, et, » pour éterniser leur respect, ils s'en servirent pour les trois pierres fondamentales de » leur premier temple à Édimbourg. »

Les travaux commencèrent le jour de la Saint-André; ils prirent donc le titre général de Chev.·. de Saint-André; ils établirent ensuite des grades d'App.·. Com.·. et M.·., sous les dénominations de *Petit* Arch.·., *Grand* Arch.·., *M.·. Ecossais*; et comme, par l'institution de leur ordre, ils étaient obligés à des courses et à des pèlerinages lointains, ces grades furent établis pour se reconnaître particulièrement entre eux et s'aider au besoin.

Outre la guerre contre les Sarrasins en Asie, les Templiers en firent une vive et longue au Vieux de la Montagne, qui était de la famille des Arsacides, et dont la domination se bornait à douze villes autour de Tyr. Ce prince était grand-prêtre d'une religion que quelques personnes ont voulu reconnaître pour celle des anciens prêtres égyptiens. Il avait établi une initiation où, par la multiplicité des prestiges, il réduisait ses néophytes à obéir aveuglément à ses ordres.

Des jeunes gens nourris de sa doctrine étonnèrent le monde par leur hardiesse et leur dévoûment.

Les Chev.·. Templiers ne purent jamais le soumettre; heureusement pour eux, il fut tué par les Tartares qui envahirent ses États.

Dans la suite, les Chev.·. Templiers réunirent les possessions du Vieux de la Montagne à leur domaine; et, ayant remarqué le courage surnaturel de ses disciples, ils les admirent dans leur ordre. Quelques historiens veulent que les Templiers, par cette adoption, aient embrassé sa doctrine.

L'O.·. des Chev.·. du Temple se distingua dans les combats contre les Sarrasins; sa renommée, ses exploits, ses vertus lui procurèrent des richesses immenses et une considération qui balançait le pouvoir des princes d'Europe.

Lors de sa déplorable destruction, il comptait plus de quarante mille chevaliers et neuf mille seigneuries.

La *Lumière*, qu'il avait apportée d'Orient et qu'il répandit en Europe, inspira de la jalousie aux fanatiques et de la crainte aux despotes; c'est par eux que son anéantissement s'est opéré. Philippe le Bel et Clément V, le premier, roi de France, le second pape, voyant que l'O.·. des Templiers avait un pouvoir très étendu, et qui augmentait tous les jours, soupçonnèrent des doctrines, des rits, des mystères et des secrets qui attiraient cette prodigieuse quantité d'adeptes, en leur faisant connaître leurs droits civils et les délivrant de tout préjugé en faveur des papes. Ils conçurent dès lors le plan de détruire l'O.·., dans la triple vue de s'emparer de ses richesses immenses, de perpétuer le fanatisme et l'imposture.

On prétend même que Bertrand de Goth ne put obtenir la tiare qu'à la condition de consentir à la destruction des Templiers. Les historiens contemporains font un portrait peu édifiant de ce pontife; on le peint sous des couleurs hideuses.

En 1303, deux chevaliers Templiers, Neffodei et Florian, furent punis pour crimes et perdirent leurs commanderies; le second avait celle de Montfaucon.

Ils s'adressent au G.·. M.·., provincial du mont Carmel, pour en obtenir de nouvelles. Le G.·. M.·. les leur refuse.

Neffodei et Florian s'introduisent dans une maison de campagne du G.·. M.·. provincial, qu'il occupait près de Milan. Ils l'assassinent, et cachent son corps dans un bois sous des arbrisseaux épais; après, ils se réfugient à Paris.

Ces deux misérables trouvent le moyen d'approcher le roi, et, dans cette circonstance, ils fournissent une occasion à Philippe d'exécuter ses projets en dénigrant l'ordre et en devenant ses dénonciateurs moyennant une récompense.

Un troisième individu, appelé par l'histoire l'*inconnu*, se joint à eux, et ils adressent une requête à Enguerrand de Marigny, surintendant des finances.

A la suite de cette première déclaration, ils remettent au roi la dénonciation que lui-même avait dictée afin de pouvoir lui donner la tournure qui lui convenait, et qui contenait les griefs les plus infâmes.

La fausseté révoltante de ces accusations fut mise au jour par bien des écrivains.

L'empereur Frédéric II était le petit-fils de Frédéric Barberousse; il fut de retour de son expédition en Syrie contre les Sarrasins en l'année 1230. Il a été le plus ferme obstacle aux abus de l'autorité ecclésiastique, et en particulier du pape Grégoire IX, qui l'avait excommunié avant son départ pour la Palestine.

Ce fut par les intrigues de ce pape que la conquête contre les Sarrasins échoua, ayant par elles empêché que l'armée obéit à l'empereur.

Frédéric II, à son retour, pour se venger, assiégea le pape dans Rome, ravagea ses provinces, et lui accorda une paix qui ne dura guère. Elle fut bientôt suivie d'une animosité qui ne finit qu'à la mort du saint pontife, causée par le chagrin de voir ses foudres apostoliques n'aboutir qu'à exciter l'empereur à démasquer les vices du saint-père par les satires qu'il fit répandre en Allemagne, en France et en Italie.

Il est bon d'observer que cette accusation fut intentée quatre-vingts ans après le fait qu'on voulait établir.

Dans ce chef d'accusation démenti par l'histoire, on voit de quelle manière le despotisme, le fanatisme et l'avarice savent s'accorder pour saisir les faits mêmes qui leur sont contraires, pour s'en servir et pour combiner leurs vues machiavéliques.

Philippe le Bel, Clément V et le G.·.-M.·. de l'O.·. de Malte, dit de Saint-Jean-de-Jérusalem, chacun dans ses intérêts, donnent une éclatante publication à cette dénonciation. Jacques de Molay, G.·. M.·. des Templiers, était alors en Chypre, chef-lieu du grand-généralat. Par les sollicitations du pape, il quitta l'île, arriva à Paris, où il fut arrêté et enfermé à la Bastille par ordre de Philippe le Bel, qui, dans un seul jour, fit arrêter tous les chevaliers Templiers de France; ce fut le 13 octobre 1307. Il fit ensuite commencer le procès par Guillaume de Nogaret, si connu par la violence de son caractère, et par le frère Imbert, dominicain inquisiteur, car l'hérésie devait y jouer le premier rôle.

Le pape, selon les conventions secrètes, s'emporta contre Philippe. Il lui écrivit des lettres assez piquantes, comme s'il ignorait la source de la dénonciation; il lui écrivit, entre autres choses, qu'il croyait l'O.·. des Templiers innocent, et que le procès intenté contre une communauté aussi riche et aussi puissante ferait supposer que lui, Philippe, l'aurait intenté par jalousie contre sa prospérité. Le pape écrivit au roi que l'ordre était bien militaire, mais qu'il n'existait que par des concessions émanées de l'autorité papale; que c'était un ordre religieux, et que, par ces deux rai-

sons, ce n'était qu'à ses juges naturels qu'appartenait l'instruction du procès, c'est-à-dire à l'autorité papale et ecclésiastique.

Après ces contestations simulées, Philippe convient du fait et du droit ; alors le pape s'apaise par la soumission filiale de Philippe au pouvoir ecclésiastique, et lui délègue la charge de l'instruction du procès et le jugement.

Ce fut alors que le pape publia une bulle pour excuser les premières démarches du roi :

« Notre très cher fils (Philippe le Bel), disait-il, n'a point fait arrêter les Templiers » par un motif d'avarice, mais par un véritable zèle pour la religion ; il est très éloi- » gné de vouloir s'approprier la moindre partie de leurs biens. »

Clément envoie ses légats à Paris ; lui-même se rend en France pour juger ces victimes du fanatisme, de l'avarice et du despotisme.

Il est à remarquer que, dans les treizième et quatorzième siècles, en France, il n'y avait que le clergé qui sût lire et écrire. Nous avons rappelé que, lors de la décadence de l'empire grec, l'ignorance avait couvert de son voile obscur toute l'Europe.

Dans l'histoire d'Angleterre, on trouve que, du temps d'Alfred, qui mourut en 900, les prêtres mêmes ne savaient ni lire ni écrire. Ce grand prince ordonna que tous ceux qui voudraient être admis au sacerdoce seraient tenus, par la suite, de savoir lire, et de plus le latin, pour être ordonnés prêtres. Les Anglais servirent d'exemple à toutes les nations ; ils commencèrent à s'adonner à l'étude. La noblesse ne s'occupait alors que de la chasse, à bien manier les armes et à tout ce qui avait rapport avec la chevalerie. Ainsi, la littérature de ce temps, qui se bornait à savoir lire et écrire, resta exclusivement au clergé, ce qui occasionna le nom de clerc (dérivant de *clericus*), qu'on donnait à celui qui savait écrire. D'après un tel système d'ignorance, il n'y a pas lieu d'être surpris de l'influence qu'eurent les papes et le clergé, tant sur les peuples que sur les nobles et les rois. Voilà les sources du pouvoir colossal du clergé, dû à l'ignorance des temps.

Au commencement du procès des Templiers, Jacques Molay, et trois des premiers dignitaires de l'ordre furent conduits devant le pape à Poitiers. Le Saint-Père avait confié l'instruction du procès à deux cardinaux, à l'archevêque de Sens et à quelques prélats.

On demanda à Molay s'il n'avait rien à écrire pour la défense de ses religieux ; il répondit « qu'il l'entreprendrait de bon gré, et qu'il serait ravi de pouvoir faire con- » naître à l'univers l'innocence de l'ordre, mais qu'il était un chevalier non lettré, et » qu'il demandait un conseil ou clerc pour le faire. »

Comme tout se faisait à l'ombre du secret, et qu'on avait établi que l'ordre était atteint du crime d'hérésie, on ne lui accorda ni conseil, ni avocat, afin de le sacrifier sans obstacle.

Les extorsions et les violences mises en œuvre dans le cours de cette malheureuse affaire sont bien connues de nos jours, de même que les dissipations excessives de Philippe et son inflexibilité ; bien des écrivains disent qu'il fut insatiable de pouvoir, de vengeance et d'argent.

On a prétendu que la mort prématurée de Philippe a pu seule sauver la France des infortunes, des humiliations et même de l'abîme que sa conduite avait préparé et creusé, en attaquant tous les ordres de l'État, ce qui aurait amené une révolte générale. On doit excepter le seul ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui appuya de tous

ses moyens les menées de ce souverain, dans la vue d'augmenter ses richesses et son pouvoir. C'est par cette raison que le grand-maître figura dans la destruction de l'ordre des Templiers. Ce qui engagea Philippe à accéder à l'injuste partage de tous leurs biens entre lui Philippe et l'ordre de Malte.

Lorsque les feintes contestations du pouvoir csssèrent, le Saint-Père, sans perdre un instant, fit assembler un concile général à Vienne, en Dauphiné, qui fut composé d'environ trois cents prélats.

Ce concile opina, sur la proposition de supprimer l'ordre des Templiers, motivée par le pape, qu'il serait contre toute équité et contre toute loi de le faire avant d'entendre l'ordre dans ses moyens de défense, et de le confronter librement avec ses accusateurs, ainsi que l'ordre accusé l'avait demandé dans toutes ses requêtes.

Le pape, qui assistait en personne au concile, ne s'attendait pas qu'il s'élèverait contre ses volontés une aussi forte opposition. Il s'écria dans l'assemblée même que si on ne voulait pas pour quelque défaut de formalité prononcer juridiquement contre l'ordre des Templiers, la plénitude de sa puissance pontificale suppléerait à tout, et qu'il le condamnerait par voie d'expédient.

Désappointé par le sentiment du concile, le Saint-Père, peu de temps après, assembla un *consistoire* secret, composé de cardinaux et évêques qu'il avait su, par ses complaisances, ramener à son avis, et par ce moyen il cassa et annula l'ordre des Templiers.

La sentence faisait mention que les Chev.·. Templiers n'ayant pu être condamnés selon les formes du droit public, « le pape les condamnait par provision et par autorité apostolique. » Bien entendu qu'outre leurs personnes, il se réservait la disposition de leurs biens.

Pendant quatre ans que dura ce procès sacrilége, après avoir fait éprouver à une quantité incroyable de Chev.·. Templiers tous les tourments que la torture a pu inventer pour extorquer de vaines et fausses confessions, tous persistèrent dans la protestation de leur innocence.

Dans le cours de la procédure, on accordait la vie et des pensions à ceux qui, après les épreuves de la torture, avaient la faiblesse de se reconnaître coupables, tandis qu'on faisait éprouver aux autres les tourments les plus horribles. Ainsi des hommes qui n'auraient pas craint la mort dans les combats, épouvantés par l'appareil de ces supplices effrayants, convinrent de ce qu'on leur imputait, mais la constance du plus grand nombre ne put être en aucune manière ébranlée.

La faiblesse des chevaliers ainsi surpris fut réparée dans la suite par les plus fermes rétractatious qu'ils firent à l'approche de leur mort naturelle, ou par le repentir le plus sincère de leur vivant, en publiant que les déclarations qu'ils avaient faites leur avaient été extorquées, qu'elles étaient fausses, et qu'ils ne les avaient faites que pour se délivrer des affreux tourments qu'on leur faisaient souffrir.

Des évêques, vendus au Saint-Père et à Philippe-le-Bel, décidèrent, dans un concile provincial, qu'on devait traiter comme relaps les Templiers qui rétractaient les aveux qu'ils avaient faits dans les tourments de la question. Quelques jours après cette décision, selon la barbare jurisprudence de ces temps-là, on en fit brûler cinquante-neuf.

L'évêque de Lodève peint ces infortunés, dans le moment où les flammes les dévoraient, les yeux fixés vers le ciel, comme pour réclamer de la Divinité la force qui

leur avait manqué dans les tortures, demandant à Dieu qu'il ne permît pas qu'ils trahissent une seconde fois la vérité, en s'accusant, eux et leurs frères, de crimes qu'ils n'avaient pas commis.

Malgré l'unanimité de leur constance, preuve lumineuse de l'innocence de l'ordre et de la fausseté des accusations, Philippe-le-Bel, Clément V et le grand-maître de l'ordre de Malte confirmèrent la destruction de l'ordre des Templiers, qui avait été décrétée par le consistoire.

Ils condamnèrent aux flammes le grand-maître, Jacques Molay, et six mille chevaliers, que plusieurs historiens disent avoir été exécutés en un jour, et ils confisquèrent tous leurs biens. On rapporte que le grand-maître, Jacques Molay, à l'instant qu'il monta au bûcher et qu'il allait ceindre la couronne du martyre, harangua le peuple, prédit le jour et l'heure de la mort de Philippe et du pape. Il cita ses implacables ennemis, dénonciateurs et juges, à comparaître devant le tribunal de Dieu, juge suprême, pour rendre compte de leur jugement dans un an et un jour. Cette exécution eut lieu le 11 mars 1313. Il paraît que le doigt de l'Éternel, comme du temps de l'impie Babylone, a voulu vérifier l'appel du grand-maître des Templiers.

Philippe et Clément moururent avant la fin d'avril 1314; et comme leurs historiens n'indiquent pas de quelle mort, les ennemis des Chev.·. Templiers ont cherché à faire croire qu'ils avaient été empoisonnés par les Templiers qui leur survécurent. Le lendemain de la mort de Molay, le Ch.·. d'Aumont et sept Templiers ramassèrent les cendres du bûcher, comme il est rapporté par la légende des FF.·. MM.·. Suédois. Quinze jours après, Squin de Florian fut assassiné. Le pape le fit enterrer à Avignon et le béatifia, mais les Templiers enlevèrent son corps et déposèrent dans son tombeau les cendres de Molay.

Bocace, l'évêque de Lodève, Vertot, Dupuis et bien des écrivains contemporains et postérieurs, nous ont laissé les plus grands éloges des vertus héroïques de tous ces martyrs de la vérité, de l'honneur, de l'innocence; tous persistent dans leur serment; aucun chevalier, malgré les tourments, ne dévoile les mystères ni le dogme qu'ils avaient apportés d'Égypte et de l'Orient, nous laissant ainsi un exemple héroïque de leur fermeté et de leur constance.

Chez quelques écrivains, on lit que de son vivant le G.·. M.·. avait établi quatre grands temples en Europe, au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, Stokholm, Paris, Naples, Édimbourg.

Après ce désastre, bien des chevaliers quittèrent leur patrie; par ce moyen et en se cachant, ils purent conserver nos institutions et nos rits, et maintenir intacts autant que possible leurs doctrines anciennes et le dogme, en nous les communiquant avec leur adoption qui parvint jusqu'à nous.

Bien des hauts grades et rits rappellent ce fatal événement : le Chev.·. du Soleil, le Grand-Écossais, le Patriarche des Croisés, le Chev.·. K.·. D.·. S.·., le Prin.·. du Sec.·., et le G.·. Insp.·. Souv.·. et autres.

Après tout ce qu'on a exposé, nous croyons qu'on peut regarder toute la science de la Franc-Maç.·. ancienne comme étant renfermée dans les quatre classes suivantes.

La première, l'étude de la nature, de ses éléments et de ses résultats, par l'astronomie et la chimie, qui conduisent à la croyance et à la démonstration de l'existence

du G.·. A.·. D.·. L.·. U.·. et aux connaissances des sciences que les prêtres égyptiens *manifestaient* aux initiés lors de leur adoption aux mystères.

La seconde, les institutions mosaïques, le contenu de la Bible et l'institution des mystères de l'antiquité.

La troisième, les doctrines évangéliques, les sciences naturelles et la philosophie de l'histoire.

La quatrième, l'institution de l'ordre des Templiers, complément de la partie historique de l'Ordre. Elle s'occupe de haute philosophie et étudie les mythes religieux des différents âges de l'humanité.

Tous les degrés et toutes les doctrines admises dans certains rits, et étrangères aux susdites classifications, ne sont aucunement dans le sens de notre théosophie; ils sont le produit des passions humaines et des innovateurs, qui, généralement, ont fait un très grand tort à notre sainte institution, par les querelles sans fin qu'ils ont élevées, toujours dans un esprit de parti, et qui n'ont servi qu'à dénigrer l'ordre.

Ce ne sera qu'à l'aide de l'histoire et des sciences ci-dessus indiquées que nos FF.·. pourront saisir l'esprit du type mystérieux de notre dogme, et connaître que tous nos grades sont tirés de l'Histoire des Israélites, de Moïse, de Jésus, et de la chute des Templiers. M. DE N.

HISTOIRE DE LA FRANC-MAÇONNERIE EN AMÉRIQUE.

Sixième article.

6° Que vous conserverez autant que possible les solennités de nos cérémonies, et qu'en chapitre vous donnerez constamment à vos compagnons l'exemple du plus grand respect pour nos coutumes antiques ;

7° Que vous ne reconnaîtrez aucun chap.·. qui travaillerait sans patente constitutionnelle, et que vous n'aurez aucune relation directe ou indirecte avec lui ;

8° Que vous n'admettrez comme visiteur aucun qui n'aurait pas été reçu dans un chap.·. légalement constitué;

9° Que vous observerez et ferez observer scrupuleusement les réglements particuliers de votre chap.·. conformes à la constitution générale du R.·. Arche et aux réglements généraux du chap.·. d'état ;

10° Que vous obéirez aux instructions des G.·. officiers généraux et des officiers du chap.·. d'état, surtout en ce qui concerne les lectures et les obligations, et que vous leur céderez votre fauteuil quand ils visiteront votre chap.·. ;

11° Que vous maintiendrez et observerez la constitution générale du R.·. Arche et les réglements généraux du grand chap.·. sous l'autorité duquel vous travaillez.

Le nouveau souv.·. pontife ayant répondu : « Je le promets » à chacune de ces questions, le grand souv.·. pontife récite une prière appropriée à la circonstance, puis il engage tous les compagnons à se retirer, à l'exception des souv.·. pontifes titulaires et honoraires, tandis que le nouveau pontife prête le serment d'usage. Les FF.·. étant rentrés, le grand souv.·. pontife s'adresse en ces termes à son nouveau collègue :

« Très ill.·. compagnon,

» En conséquence de votre réponse affirmative à toutes les questions que je vous ai posées, et de votre consentement aux promesses que j'ai exigées de vous, je vous dé-

clare dûment installé et consacré souv.·. pontife de ce nouveau chap.·., et je ne doute pas que vous maintiendrez avec énergie la réputation et l'honneur de notre ordre sublime. Je vous remets donc la patente en vertu de laquelle vous travaillerez désormais, et je suis sûr que vous gouvernerez votre chap.·. avec tant de sagesse et de régularité que vos compagnons ne regretteront jamais le choix qu'ils ont fait de vous»

Le grand souv.·. pontife revêt alors le nouveau souv.·. pontife des insignes de sa dignité. Il installe ensuite les officiers du chap.·., leur signale les obligations et les devoirs qu'ils ont à remplir, puis ayant adressé une allocution aux membres du nouveau chap.·., il termine les travaux avec les cérémonies d'usage.

L'institution des L.·. de Maître de marque, etc., se fait avec les mêmes formalités, en observant toutefois les différences que nécessite chaque dégré.

Avant d'entrer en fonctions, les officiers des chap.·. et des L.·. qui en dépendent, comme aussi les membres des chap.·. et des L.·. et tous les candidats à l'un des degrés sus-mentionnés, sont obligés de prêter le serment suivant : « Moi, N...., je promets et jure de maintenir et d'observer fidèlement la constitution du fidèle R.·. Arche. »

La constitution que nous venons d'analyser fut ratifiée à Middlestown (Connecticut) le 9 janvier 1806, dans l'assemblée du grand chap.·. général. En vertu des dispositions de cette constitution, un nouveau chap.·. de R.·. Arche fut ouvert à Hanover (New-Hampshire) sous le nom de chap.·. de Saint-André, le 26 janvier 1807, et un second fut installé à Hopkentown, dans le même État, le 16 février 1807, sous le nom de chap.·. de la Trinité.

Le grand chap.·. de R.·. Arche de Massachussets s'était organisé en juin 1798 ; il tenait alternativement ses sessions annuelles à Boston et à Newburgbord, au mois de septembre. On comptait en 1820, sous sa juridiction, six chap.·. établis à Boston, Newburgborg, Groton, Portland, Charlton et Salem, qui se réunissaient mensuellement dans chacune de ces villes.

Le grand chap.·. de Rhode-Island, organisé en 1798, se réunit tous les trois mois à Providence. Dès 1820, il comptait sous sa juridiction trois chap.·. établis à Providence, Newport et Warren.

Celui de Connecticut, organisé à Harteford le 17 mai 1798, a sous ses ordres sept chap.·. placés à Newton, Derby, Middlestown, Newhaven, Colchester, Norwich et la Nouvelle-Londres.

Le grand chap.·. de New-York, fondé en mai 1798, se réunit annuellement à Albany; il compte sous sa juridiction quatorze chap.·. établis: quatre à New-york, un à Stilwater, Albany, Hudson, Whitestown, Grenville, Cambridge, Shenectady, Rutland (nouveau Liban) et Stainford, et de plus, dix-sept loges de Maîtres de marque.

CAMPS DES CHEV.·. DU TEMPLE.

Le 12 mai 1797 E.·. V.·., une convention de chevaliers du Temple se réunit à Philadelphie, et décida la formation dans cette ville d'un grand camp de Templiers qui se composerait des représentants de tous les camps déjà institués dans l'État de Pensylvanie. Une commission formée de quatre délégués de chaque camp fut chargée de rédiger une constitution qui fut lue, amendée et sanctionnée par la convention le 19 du même mois. Le grand camp de Philadelphie compta dès lors sous sa juridiction quatre camps établis, deux à Philadelphie, le troisième à Harrisburg, et le quatrième à Carlisle.

Le 6 mai 1805, une nouvelle convention se réunit à Providence, et nomma dans son sein une commission chargée de faire un projet de constitution dans laquelle on développerait les principes de l'ordre du Temple et les attributions du grand camp.

Ce projet fut adopté à l'unanimité ; mais dans la réunion annuelle du grand camp, ouverte à Boston au mois de mai 1806, il fut décidé que la juridiction du grand camp serait étendue à tous les États et territoires où aucun grand camp n'aurait encore été régulièrement établi. Ainsi modifiée, la constitution comprit un ensemble de dispositions qu'on peut analyser ainsi :

§ 1er. *Du Grand Camp.*

Le grand camp se composera : d'un grand-maître général, d'un gr.·. généralissime, d'un gr.·. capitaine gén.·., d'un gr.·. premier surv.·., d'un gr.·. deuxième surv.·., d'un gr.·. trésorier, d'un gr.·. archiviste, d'un gr.·. maître des cérémonies, d'un gr.·. porte-étendard, d'un gr.·. porte-épée et de tous les gr.·. maîtres, gr.·. généralissimes et gr.·. capitaines généraux honoraires ; du gr.·. maître généralissime et capitaine général alors en fonctions, de chev.·. Templiers de tous les gr.·., maîtres honoraires des camps subordonnés, pourvu qu'ils soient membres actifs d'un camp de la juridiction, et d'un délégué de tous les chap.·. de Rose-Croix indépendants, à condition que ce délégué soit lui-même chevalier Templier.

Le gr.·. camp s'assemblera tous les ans, au mois de mai ou juin, pour l'élection de ses officiers et l'expédition des affaires. Le gr.·. maître général peut convoquer des assemblées extraordinaires toutes les fois qu'il le jugera nécessaire.

La juridiction du gr.·. camp s'étendra dans l'État ou territoire où il est régulièrement établi, aux camps de chev.·. de Malte et Templiers, et aux chapitres de chev.·. Rose-Croix.

Aucun nouveau camp ou chap.·. de Rose-Croix ne pourra s'ouvrir dorénavant sans un diplôme émané du gr.·. camp ou une dispense constitutionnelle du gr.·. maître ; en conséquence, toute communication publique ou privée est interdite entre les camps, les chap.·., et tout camp et chap.·. inconstitutionnels.

L'élection des officiers du grand camp et ceux des camps subordonnés aura lieu au scrutin de liste, qui sera dépouillé par les grands surveillants et les archivistes ; le résultat en ayant été communiqué au gr.·. maître, celui-ci ordonnera de le proclamer en ces termes :

« Au nom du gr.·. camp, je proclame notre vaillant compagnon N.... dûment élu pour remplir l'office de...... pendant l'année qui va s'écouler, et vous aurez à le reconnaître en cette qualité. »

Quand un officier ou membre du gr.·. camp ne peut assister en personne aux assemblées, il peut se faire remplacer par un fondé de pouvoirs, qui aura les mêmes droits et jouira des mêmes priviléges que son constituant.

§ II. *Des chap.·. et camps subordonnés.*

Les camps doivent s'assembler au moins tous les trois mois pour l'expédition des affaires et les initiations. Chaque camp se compose : d'un gr.·. maître, d'un généralissime, d'un capitaine général, d'un premier surveillant, d'un trésorier, d'un archiviste, d'un porte-étendard, d'un porte-épée et de tous les membres que l'on jugera nécessaires.

Tout chap.·. de Rose-Croix doit se réunir au moins tous les trois mois pour l'expédition des affaires et les réceptions ; il se compose de : un souverain, un chancelier, un maître du palais, un maître de la cavalerie qui est le premier général, et un maître de l'infanterie qui est le second général, d'un maître des finances, d'un maître des dépêches, d'un porte-étendard, d'un porte-épée, qui est maître des cérémonies, et des membres que le chap.·. juge convenable de s'adjoindre.

Les officiers des camps et des chap.·. sont élus annuellement au scrutin secret ; les noms des membres de tous les camps et chap.·., ceux des candidats acceptés ou rejetés, doivent être transmis tous les ans au grand camp, en même temps que les contributions annuelles.

Tout membre du gr.·. camp qui négligerait d'assister à la grande assemblée qui a lieu chaque annnée, soit en personne, soit par un fondé de pouvoirs, sera passible d'une amende de trois dollars.

Tels sont les articles principaux de la constitution qui fut publiée à Boston, au mois de mais 1806, revêtue de la signature du grand archiviste (*otis ammidon*), et qui régit encore le camp des chev.·. du Temple et les chap.·. de Rose-Croix dans l'Amérique du Nord.

En 1820, les camps étaient ainsi répartis :

Camp Antique, à New-York.
— de Jérusalem id.
— de Montgomery, à Hellwater.
— du Temple, à Albany.
— N° 8, à Baltimore (Maryland).
— N° 19, id. id.
— N° 24, à Havre de Grâce (Maryland).
— de Chev.·. du Temple, à Boston (Massachussets).
— id. id. à Newburgport (id.).
Chapitre de Chev.·. Rose-croix, à Portland (id.).
Camp de Saint-Jean, à Providence, (Rhode-Island).
Chap.·. de Rose-Croix, à Providence (id.).
Camp.·. de Chev.·. du Temple, à Newport.

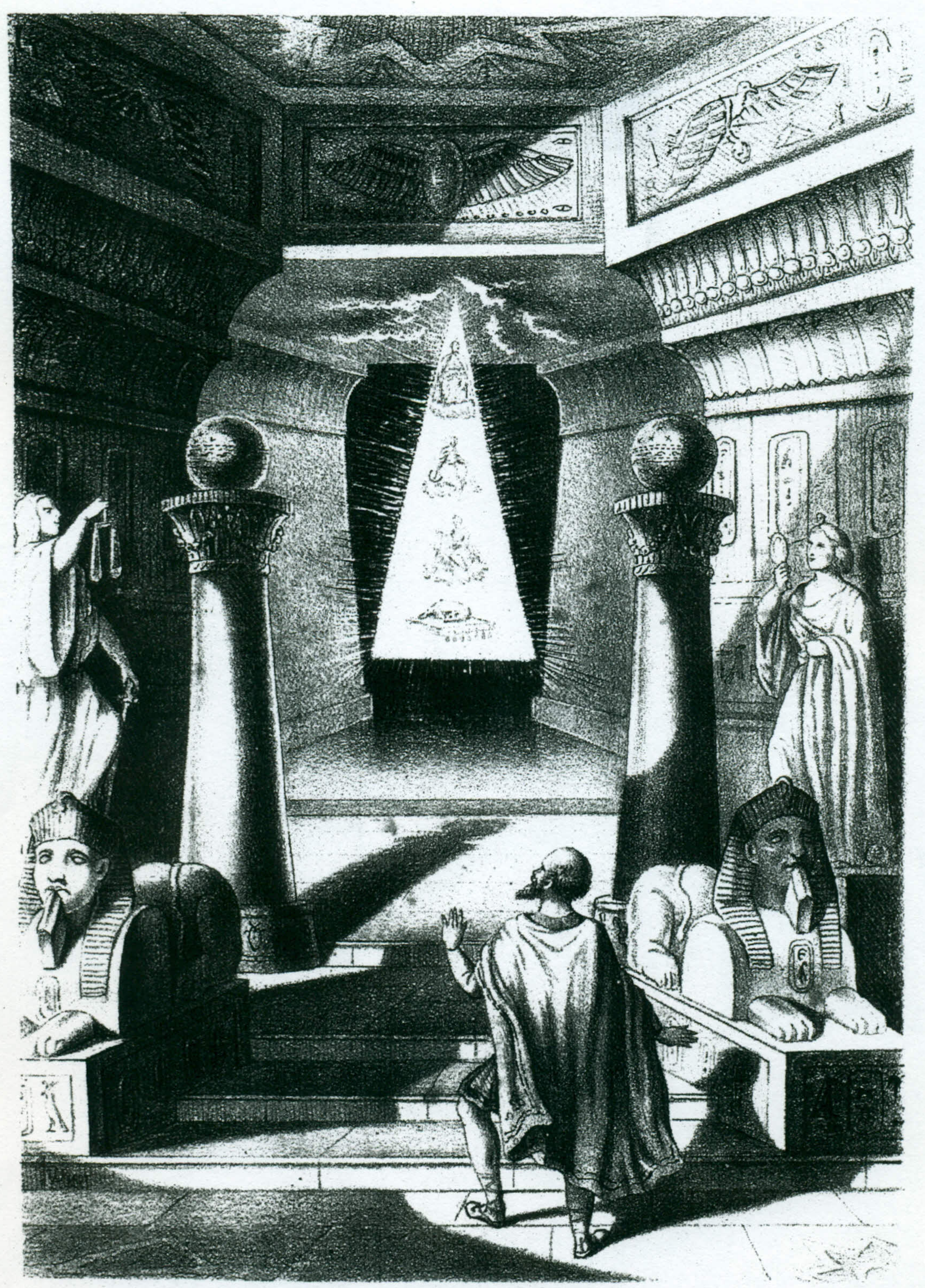
PHILIBERT.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE, SÉRIE SYMBOLIQUE.



Paris Lith. de C. Prudhomme — Rue des Noyers 59

L'INITIATION DE THALÈS.



Paris. Lith. du F∴ Prodhomme, Rue des Noyers, 69.

LE PANTHÉON MAÇONNIQUE.



Paris Lith. du Fr. Prodhomme, Rue des Noyers, 69.

LE GRAND LIVRE D'OR.